

LE CULTE



## MOT DE LA RÉDACTION

Les premières fois sont toujours importantes, puissantes.  
Elles regorgent de nouveauté et de lumière.  
Parfois de maladroites, de déceptions.

Des sentiments que l'on ressent pour la première fois.  
Des expériences qui viennent chambouler notre vision de la vie.  
Expériences belles ou sombres.  
Qu'elles soient culturelles, sentimentales...

Elles sont spéciales parce que l'on sait qu'elles sont éphémères.  
Que le *feeling* de nouveauté ne reviendra jamais.  
Elles s'impriment alors dans notre mémoire.  
Parfois malgré nous.

La première fois que tu as pleuré ta vie en écoutant le film *Titanic*.  
La première fois que tu te fais une sauce à spag dans ton appartement.  
La première fois que tu te rends compte que le mot « malaisant »  
n'existe pas, lorsque tu corriges des textes d'un magazine du Culte.  
La première fois que tu *frenches* ton *kick* dans la cour de récré.

La première fois que Charles Aznavour a chanté *Hier encore* sur une scène.  
La première fois que Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et Boris Vian  
se sont rejoint au Café de Flore.  
La première fois qu'Hergé a dessiné Tintin.  
La première fois que Les Beatles, Édith Piaf ou Félix Leclerc ont lancé  
une poussière d'étoiles sur tant de gens avec leur musique, leurs chansons.

La culture regorge de premières fois. Nos rédacteurs les ont visitées pour  
vous les transmettre, vous les faire découvrir.

Le Culte a essayé pour cette édition d'encapsuler l'étincelle de la nouveauté.  
Ce petit quelque chose qui nous pousse à se remémorer ces moments, qu'ils  
soient agréables ou plus douloureux.

On espère que vous en ressortirez aussi transporté que nous.  
Avec une pointe de nostalgie qui vous perle au cœur.

Bonne lecture !

**ALEXANDRA LORD ET ALEXANDRE GRATON**

**RÉDACTEURS EN CHEF**

# MON REGARD

---

**LOUIS PELCHAT-LABELLE**

Réflexion sans prétention  
sur l'inexpérience

**06**

**KATIA LANDRY**

Si James Franco et la dame  
aux camélias allaient à la même école...

**08**

**ALEXANDRE COUTURE**

Le premier jour du reste de ma vie

**10**

**MÉLINA SOUCY**

Angoisse sidérale

**12**

# RÉCITS, ÉPOPÉES ET IMAGINAIRE

---

**ÉMILE MERCILLE BRUNELLE**

Les vrais visages

**16**

**ALEXANDRA DUCHAINE**

Il faudrait m'éteindre

**18**

**CATHERINE LAMOTHE**

C'est l'été et Hochelaga pue la bière

**20**

**ÉLOÏSE LAMARRE**

Poésie de lit

**22**

**ANDREA VALERIA**

La première fois que je n'aimais plus

**26**

# HISTOIRE DE L'ART

---

**ROXANNE BARBEAU-LÉPINE** 30  
Pour l'amour du glamour

**MATISSE HARVEY** 32  
Les ailes d'une visionnaire

**CLOÉ LEFRANÇOIS-BOYER** 36  
Un baiser sous les projecteurs

**JULIA ROY-TOUCHETTE** 38  
Je culture, tu cultures, il culture...

**AXEL LEVESQUE-FORTIER** 40  
Quand Dali a mis la main sur mon Ça

**BENOÎT LORTIE J&E** 42  
L'épatante chose

**BÉATRICE LECLERC** 44  
Maman laisse-moi écrire sur les murs

## ENTREVUES ET ENTRETIENS

---

**BÉATRICE ST-CYR-LEROUX** 48  
Une à une

**ISABELLE NEVEU** 52  
L'éclosion d'un cinéaste

**LAURENCE GAGNON** 54  
Non, je ne regrette rien.....  
(Parce que mon *tattoo* est *mad fresh*)  
– Piaf 2.0

**KARIM MARIER  
ET VIRGINIE GAUVIN** 58  
Quel genre de première fois êtes-vous?

# MON REGARD

---

## **LOUIS PELCHAT-LABELLE**

Réflexion sans prétention  
sur l'inexpérience

## **KATIA LANDRY**

Si James Franco et la dame aux camélias  
allaient à la même école...

---

# 01

**ALEXANDRE COUTURE**

Le premier jour du reste de ma vie

**MÉLINA SOUCY**

Angoisse sidérale

# RÉFLEXION SANS PRÉTENTION SUR L'INEXPÉRIENCE

LOUIS PELCHAT-LABELLE

« C'EST PARCE QUE NOUS N'AVONS  
QU'UNE VIE QUE TOUS NOS GESTES, TOUS  
NOS CHOIX SONT LOURDS À PORTER. NOUS  
N'AVONS PAS DROIT À L'ERREUR. LA TERRE  
EST LA PLANÈTE NUMÉRO 1, LA PLANÈTE  
DE L'INEXPÉRIENCE. »

— MILAN KUNDERA,  
*L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE*

J'ai envie qu'on se parle dans le blanc de l'âme. Parce que moi, je ne sais pas trop quoi faire. Après un peu plus de deux décennies ici, il n'y a personne qui m'a expliqué comment ça fonctionne. Je n'ai aucune idée quoi faire quand un insidieux silence se glisse dans la conversation que j'ai avec une vieille connaissance, rencontrée au métro Rosemont. Vous savez de quoi je parle. Le moment après le long soupir, mais avant le « Ouais, ouais, le monde est petit ! » en regardant ailleurs. L'angoisse de ne pas savoir quoi faire, après avoir entendu ma propre voix demander : « T'aimerais-tu ça aller prendre un café ? »

C'est que d'un évènement social à l'autre, même s'ils se ressemblent beaucoup, il y a une kyrielle de variables qui diffèrent. Il est impossible de se fier à une approche procédurale définie. Ça serait plus facile, quand même. Avoir un manuel d'instructions. Mais c'est le chaos. Le sidérant vide de l'incertitude.

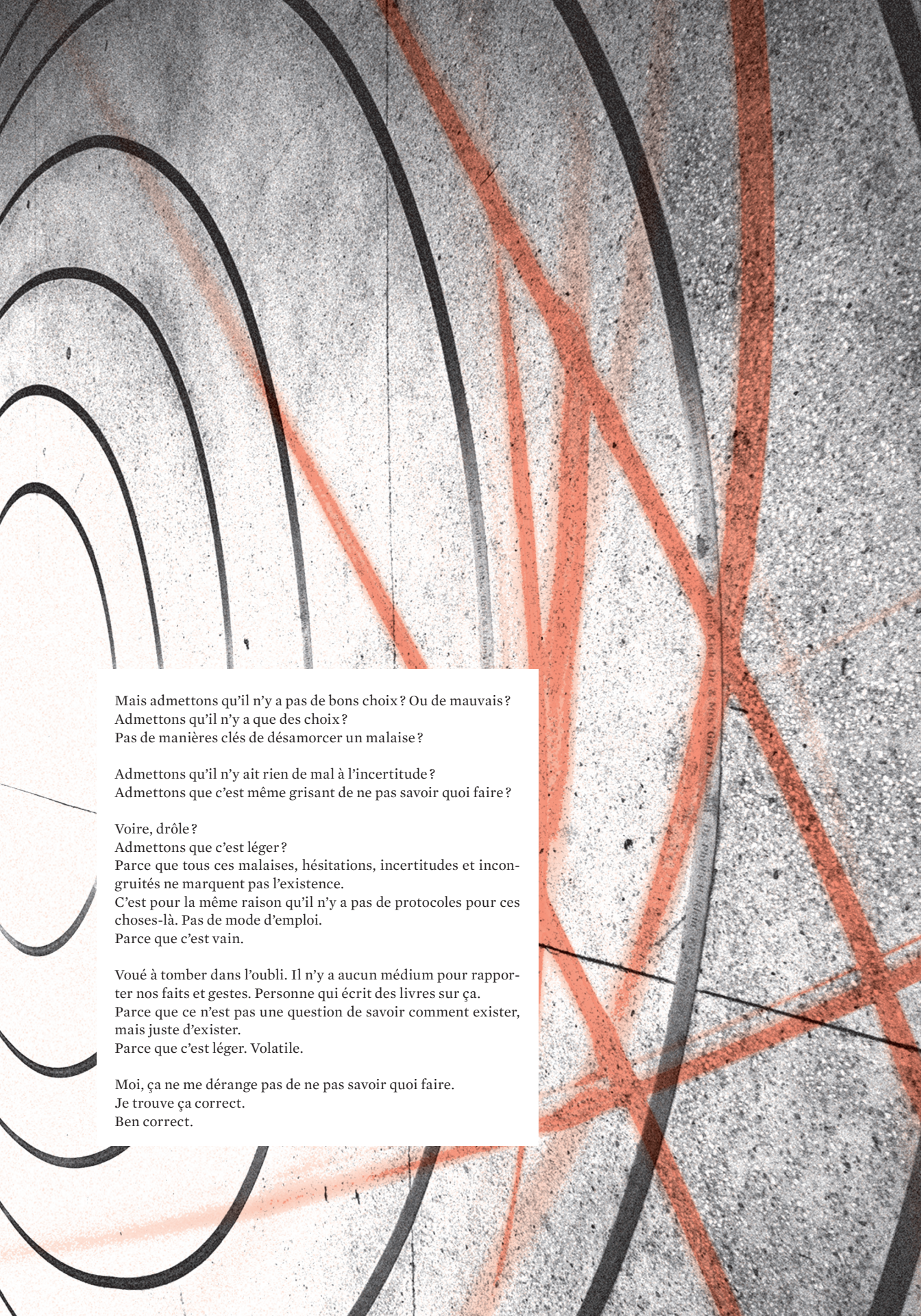
Vous allez me dire : « Oui, mais t'es encore jeune, tu as encore beaucoup à vivre. » Quelles balivernes. Je ne sais pas pour vous, mais moi, mes parents ne savent pas plus quoi faire. Ils sont pris dans la même incertitude que moi. Éprouvant la même hésitation à agir dans des situations ambiguës.

C'est encore le vieux Milan Kundera qui a la meilleure image pour illustrer l'inexpérience humaine : « Tout est vécu tout de suite et pour la première fois, sans préparation. Comme si un acteur entrait en scène sans jamais avoir répété. » Nous sommes paralysés derrière le public qu'est notre lobe frontal, qui essaie sans succès de trouver une manière logique de raisonner.

Vous vous êtes déjà retrouvés devant un choix décisif. Est-ce que ce programme me tente réellement ? Est-ce que je vais être plus heureux si je laisse ma copine ? Est-ce que je devrais tout lâcher ?

Est-ce que, à perpétuité.  
Voyons, là.

On n'a pas plusieurs vies de pratique. On ne vit qu'une seule fois et l'on a qu'une opportunité. Plongeons et assumons les conséquences même si on ne sait pas ce qu'elles sont. Il n'y a aucun moyen d'explorer toutes les avenues de choix qui s'offrent à nous. Choisissez, et choisissez maintenant. Vous allez me dire que c'est cliché, mais on vit dans un corps sociétal qui insiste beaucoup sur les bons choix. La performance. Cliché oui, mais pas moins vrai. On doit faire les bons choix. Faut pas se tromper, là.



Mais admettons qu'il n'y a pas de bons choix ? Ou de mauvais ?  
Admettons qu'il n'y a que des choix ?  
Pas de manières clés de désamorcer un malaise ?

Admettons qu'il n'y ait rien de mal à l'incertitude ?  
Admettons que c'est même grisant de ne pas savoir quoi faire ?

Voire, drôle ?

Admettons que c'est léger ?

Parce que tous ces malaises, hésitations, incertitudes et incongruités ne marquent pas l'existence.

C'est pour la même raison qu'il n'y a pas de protocoles pour ces choses-là. Pas de mode d'emploi.

Parce que c'est vain.

Voué à tomber dans l'oubli. Il n'y a aucun médium pour rapporter nos faits et gestes. Personne qui écrit des livres sur ça.

Parce que ce n'est pas une question de savoir comment exister, mais juste d'exister.

Parce que c'est léger. Volatile.

Moi, ça ne me dérange pas de ne pas savoir quoi faire.

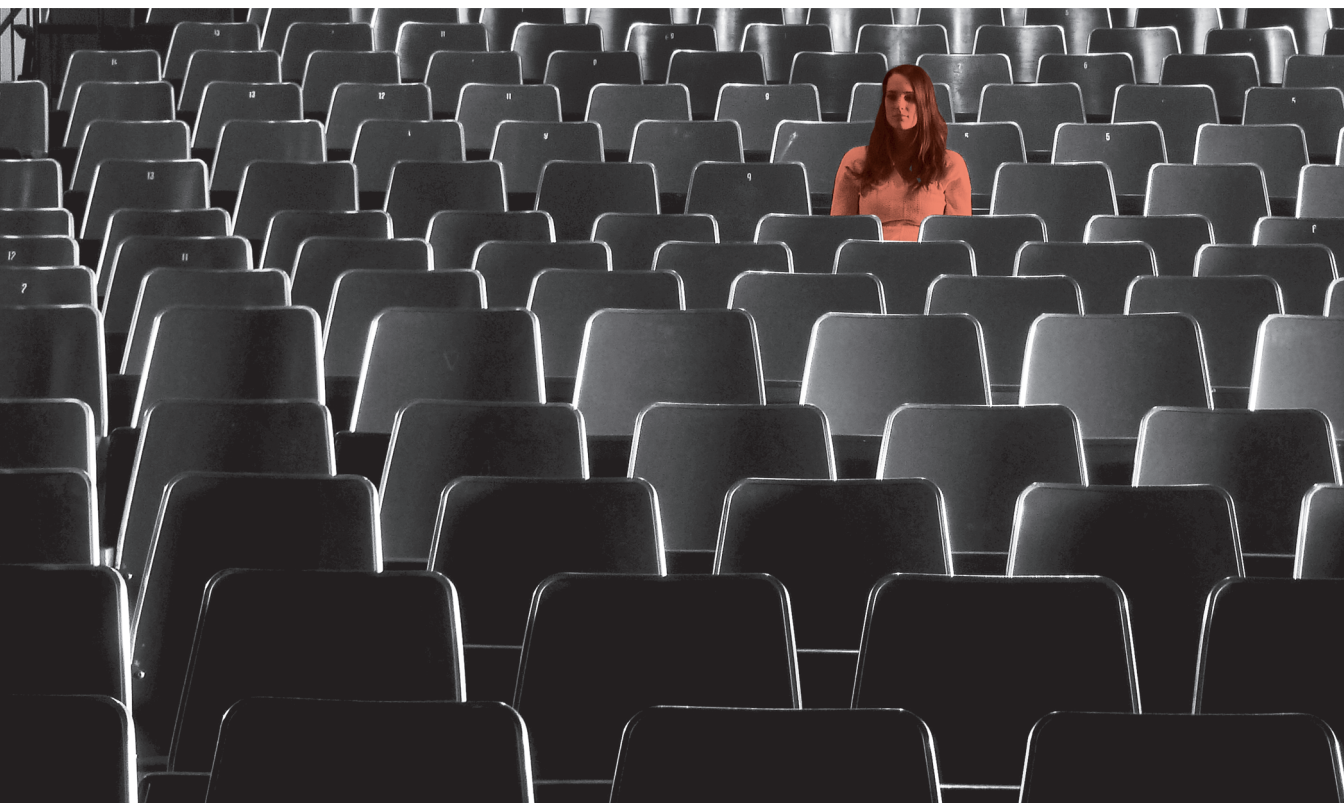
Je trouve ça correct.

Ben correct.

# SI JAMES FRANCO ET LA DAME AUX CAMÉLIAS ALLAIENT À LA MÊME ÉCOLE...

KATIA LANDRY

COMBIEN DE JEUNES AU QUÉBEC PENSENT QUE LES ARTS SE RÉSUMENT AU PROCHAIN *BLOCKBUSTER* AMÉRICAIN METTANT EN VEDETTE JAMES FRANCO OU À LA PROCHAINE SAISON DE LA VOIX? APRÈS TOUT, N'EST-CE PAS CE QU'ON VOIT DANS LES SEGMENTS «ARTS ET SPECTACLES» DE CERTAINS GRANDS MÉDIAS POPULAIRES? IL FAUT UN ÉQUILIBRE DANS TOUT, MAIS SOMMES-NOUS ASSEZ CURIeux? CAR ON NE DOIT PAS OUBLIER QUE LA CULTURE GÉNÉRALE INCLUT AUSSI UNE CULTURE ÉMERGENTE QUI SE DÉVELOPPE UN PEU PLUS TOUTS LES JOURS ET QUI FORMERA LES «CLASSIQUES» DE DEMAIN.



L'école est le lieu d'une panoplie de premières fois. Ça devrait aussi être l'endroit où l'on commence à parler de l'art comme quelque chose d'actuel et de diversifié. Pas seulement l'endroit où l'on parle de plein de gens morts qui ont fait des belles affaires. Je veux dire... C'est essentiel d'avoir une culture générale et je m'indignerais de savoir que quelqu'un ne connaît pas l'héritage de Molière, de Mozart ou de Van Gogh. J'ai toujours cru qu'il fallait savoir d'où on vient pour savoir où on va. Ça tient autant dans la vie de tous les jours que pour la culture. Aujourd'hui, le Québec regorge d'œuvres qui sont le miroir de notre existence. Il y a une créativité qui bouillonne, un désir de partager des valeurs et des doutes. Durant le secondaire, alors que plusieurs jeunes s'endorment en classe, pourquoi ne pas les amener davantage à la rencontre d'un art qui vit ?

Personnellement, j'ai appris à aller au théâtre. Je me souviendrai toujours de la première pièce que j'ai vue avec l'école, lors de ma troisième année de secondaire.

Nous étions allés voir *La Dame aux camélias* avec Anne-Marie Cadieux au Théâtre du Nouveau Monde après avoir lu le roman d'Alexandre Dumas fils. Un classique français, certes, mais qui m'a fait découvrir un univers grandiose; celui des arts de la scène.

Et cette première fois devant les planches renfermait plusieurs expériences. Première fois que l'on a aussi honte de nos camarades de classe qui font des concours de « toussage » durant la pièce ou qui rient quand le comédien postillonne. Première fois qu'on s'oppose à nos amis qui trouvent que le théâtre, c'est long et plate. Première fois qu'on ne change pas nos opinions pour être du même avis que nos amis. Première fois que l'on découvre qui on est, ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas. Première fois que l'on se sert de son propre sens critique. Il y a plus de « premières fois » qu'on le pense dans la vie et nos réactions face à celles-ci forgent notre identité.

Je m'estime tout de même chanceuse d'avoir fréquenté une école qui nous amenait au théâtre. Pour avoir étudié à trois écoles différentes en cinq ans de secondaire (hé oui !), une seule avait dans ses priorités d'amener les élèves voir cet art de la scène. Mais qu'en est-il des sorties pour voir de la danse contemporaine, assister à une soirée de poésie ou aller à l'Orchestre Symphonique de Montréal ? Dans ces cas-là, ça été à moi d'avoir la curiosité d'y aller. Personne ne m'y a préparée ou ne m'a demandé de réfléchir à ce qui m'a plu et déplu. Ce n'est pas parce que l'on fait faire des sorties à saveur artistique à des adolescents qu'on les oblige à aimer ça et à y retourner par eux-mêmes. Mais au moins, ils auront fait l'exercice critique de savoir pourquoi ils veulent ou non renouveler l'expérience. Et je crois que dans notre société, on a besoin plus que jamais d'apprendre aux gens à se servir de leur tête. À questionner davantage.

À l'ère des technologies, on le sait, il ne suffit plus d'asseoir les jeunes sur des bancs d'école et de leur réciter des leçons. Il faut capter leur attention. N'est-ce pas une façon formidable de compléter la matière de plusieurs cours que d'intégrer les sorties culturelles dans l'équation ? Quoi qu'il en soit, pourquoi ne pas donner l'occasion à nos jeunes d'être accompagnés dans leur découverte des arts ? Peut-être que nos salles de spectacles et nos musées verraient leur clientèle se diversifier si on s'en donnait la peine ? En tout cas, ça ne tuera personne d'essayer...



BÉRÉNICE GAUTHIER

# LE PREMIER JOUR DU RESTE DE MA VIE

ALEXANDRE COUTURE

J'AVAIS 16 ANS LA PREMIÈRE FOIS QUE JE SUIS PARTI AVEC MON SAC À DOS. JE QUITTAIS LE DOUX CONFORT FAMILIAL POUR M'AVENTURER DANS LES LOINTAINES CONTRÉES SUD-AMÉRICAINES AVEC MON PÈRE, UN ANCIEN HIPPIE RECYCLÉ EN BOURGEOIS-BOHÈME. COMME TOUT BON ADOLESCENT DE CET ÂGE, JE CHERCHAIS DES RÉPONSES À DES QUESTIONS QUE JE N'ÉTAIS MÊME PAS SÛR DE CONNAÎTRE. C'ÉTAIT PROBABLEMENT PAR NAÏVETÉ, MAIS JE SAVAIS QUE QUELQUE CHOSE M'ATTENDAIT LÀ-BAS.

J'avais raison.

Nous avons passé les premières semaines du voyage dans une petite villa bucolique au bord de l'océan Pacifique. L'endroit était charmant, à l'image du Chili, un paysage pittoresque qui a inspiré une génération de poètes, Pablo Neruda en tête.

Le propriétaire, John, était un vieil Américain qui avait abandonné le «rêve américain» pour partir s'installer dans ce petit coin de paradis. Il nous racontait qu'ici, il vivait avec moins de cinq dollars par jour, à la limite de la pauvreté, mais il était, selon ses dires, «l'homme le plus heureux de la galaxie».

C'est assez ironique quand j'y repense : John, qui se vantait d'être l'homme le plus heureux du monde dans sa petite maison au bord de l'eau, je l'ai appris plus tard, était en phase terminale d'un cancer généralisé. Ça remet en perspective bien des choses, croyez-moi.

Dire que ce premier «vrai» voyage m'a changé est un euphémisme, je ne suis jamais vraiment revenu. J'ai découvert des lieux magiques dignes des toiles les plus éclatées de Salvador Dalí, j'ai rencontré des personnes aussi tordues que les personnages de Jack Kerouac et j'ai goûté à des aliments que je n'aurais jamais touchés au Québec. Bref, je me suis senti plus vivant que jamais.



C'était il y a quelques années déjà. Depuis, j'ai vagabondé un peu partout à toutes les occasions que j'ai eues. Je me suis émerveillé devant la splendeur du Sahara, j'ai partagé un repas avec des Vietnamiens sur une pirogue au milieu de la baie d'Along, j'ai eu le souffle coupé par la beauté de l'Islande et j'ai essayé l'expérience « culturelle » du kava, une étrange boisson des îles Fidji.

Toutes ces expériences m'ont fait comprendre que ce monde est beau, aussi complexe soit-il.

**« LE MONDE EST UN LIVRE ET CEUX QUI NE VOYAGENT PAS N'EN LISENT QU'UNE PAGE. »**

Voyager est une expérience qui peut être effrayante au premier regard. On se met dans des situations inconfortables, on prend des risques qu'on ne prendrait jamais dans notre chez-soi. On s'abandonne au destin sans trop savoir à quoi s'attendre. Un peu comme tomber en amour, c'est une aventure dangereusement excitante.

C'est aussi en voyage que nous réalisons la chance que nous avons. Je me souviendrai toute ma vie de cette petite fille de trois ans qui se

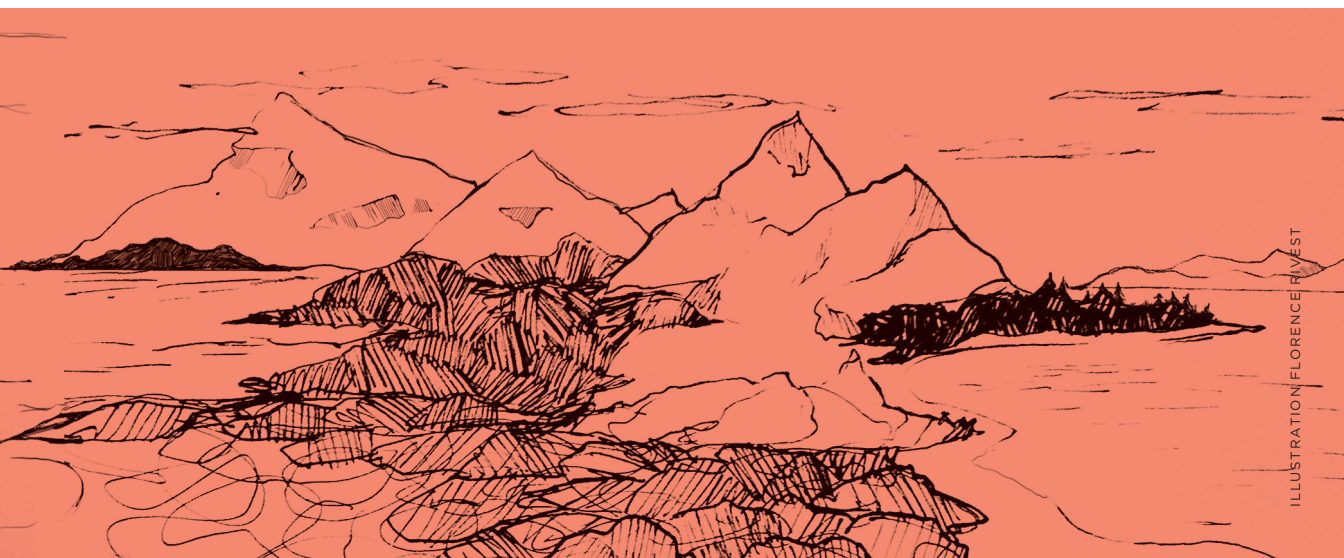
promenait sans souliers dans les rues de la capitale cambodgienne. J'avais été choqué, dérangé, bousculé. Un choc culturel comme celui-ci ne peut être que positif, il vous oblige par la suite à relativiser les petits problèmes quotidiens. Disons que nos problèmes de connexion au Wi-Fi de l'UQAM deviennent assez futiles après tout ça...

**DÉFIER LE TEMPS**

Une autre beauté du voyage est l'opportunité que nous avons de lutter contre le temps qui passe. Dans le mouvement perpétuel et la nouveauté continuelle, on vit le présent avec une telle intensité qu'on en perd le sens du temps. C'est un peu comme si le temps cessait d'exister. Cette sensation est libératrice. Et étrangement, en perdant le sens du temps, on semble en gagner.

Nous vivons dans l'ère de l'éphémère, où il faut profiter de chaque moment pour éviter d'avoir des regrets plus tard. La vie est trop courte pour attendre le « bon » moment.

La seule question qui persiste :  
où partons-nous maintenant ?



# ANGOISSE SIDÉRALE

MÉLINA SOUCY

« NOS RESSOURCES NE SONT PAS SANS LIMITES. POUR ASSURER SON AVENIR, NOTRE NATION DOIT SE TOURNER VERS L'ESPACE ET Y JOUER UN RÔLE DE PREMIER PLAN. »  
— LÉA LECLERC, PRÉSIDENTE DU QUÉBEC

Oui, vous avez bien lu. Le Québec est désormais un pays et a une femme pour présidente. Il a même sa propre agence spatiale et est parmi les nations les plus riches de la planète. Grâce à la nationalisation de l'ensemble de ses ressources naturelles, l'ancienne province canadienne s'est hissée au cinquième rang dans le classement des pays les plus puissants, devançant le Canada d'une place.

Du moins, c'est le cas dans *Projet-M*, la première web-série de science-fiction québécoise, comportant dix épisodes d'environ dix minutes chacun, conçue en 2013 par le réalisateur de *Temps mort*, Éric Piccoli.

« M » comme dans Merveilleusement bien réalisée, mais surtout, « M » comme dans Mille. Mille jours à angoisser sur le sort de quatre astronautes québécois en orbite autour de la Terre. Mille jours à espérer que la sonde Oasis, fabriquée par un des membres de l'équipage, Jonathan Laforest, confirme la présence d'eau douce sous la surface glacée d'Europe. Pourquoi mille ? Car c'est le temps qu'aurait duré un voyage vers cette lune de Jupiter, qui pourrait s'avérer être un bon endroit où déménager quelques-uns des « sept milliards de tatas » qui résident sur Terre, comme dirait le capitaine Charles Patenaude.

L'idée de la mission de simulation est inspirée par une expérimentation russe réelle, au cours de laquelle six ingénieurs étaient enfermés durant 520 jours dans une station terrestre qui imitait les conditions de vie sur Mars. La mission, qui a eu lieu en 2010, avait pour nom Mars500.

C'est en quête de crédibilité dans la création de son univers, univers qui décrit un futur hypothétique potentiellement proche, qu'Éric Piccoli est allé à la rencontre des Russes ayant vécu cette expérience d'isolement. Grâce à cette rencontre, il a su créer des personnages qui ont des réactions plausibles et humaines en situation de stress et de confinement.

**« C'EST UN PARADOXE ! ILS DOIVENT ÊTRE PARFAITS, MAIS EN MÊME TEMPS, VIVRE AVEC LEURS CONTRADICTIONS ET LEURS ÉMOTIONS. EXCEPTÉ QU'EUX, ILS N'ONT PAS DROIT À L'ERREUR. ILS DOIVENT ÊTRE DE VÉRITABLES HÉROS. »**

— LUC CÔTÉ,  
FONDATEUR DE L'ASQ (AGENCE SPATIALE QUÉBÉCOISE)

Luc Côté est un personnage fortement inspiré de Guy Laliberté. La fortune de ce dernier et la fascination pour l'espace qui l'ont poussé

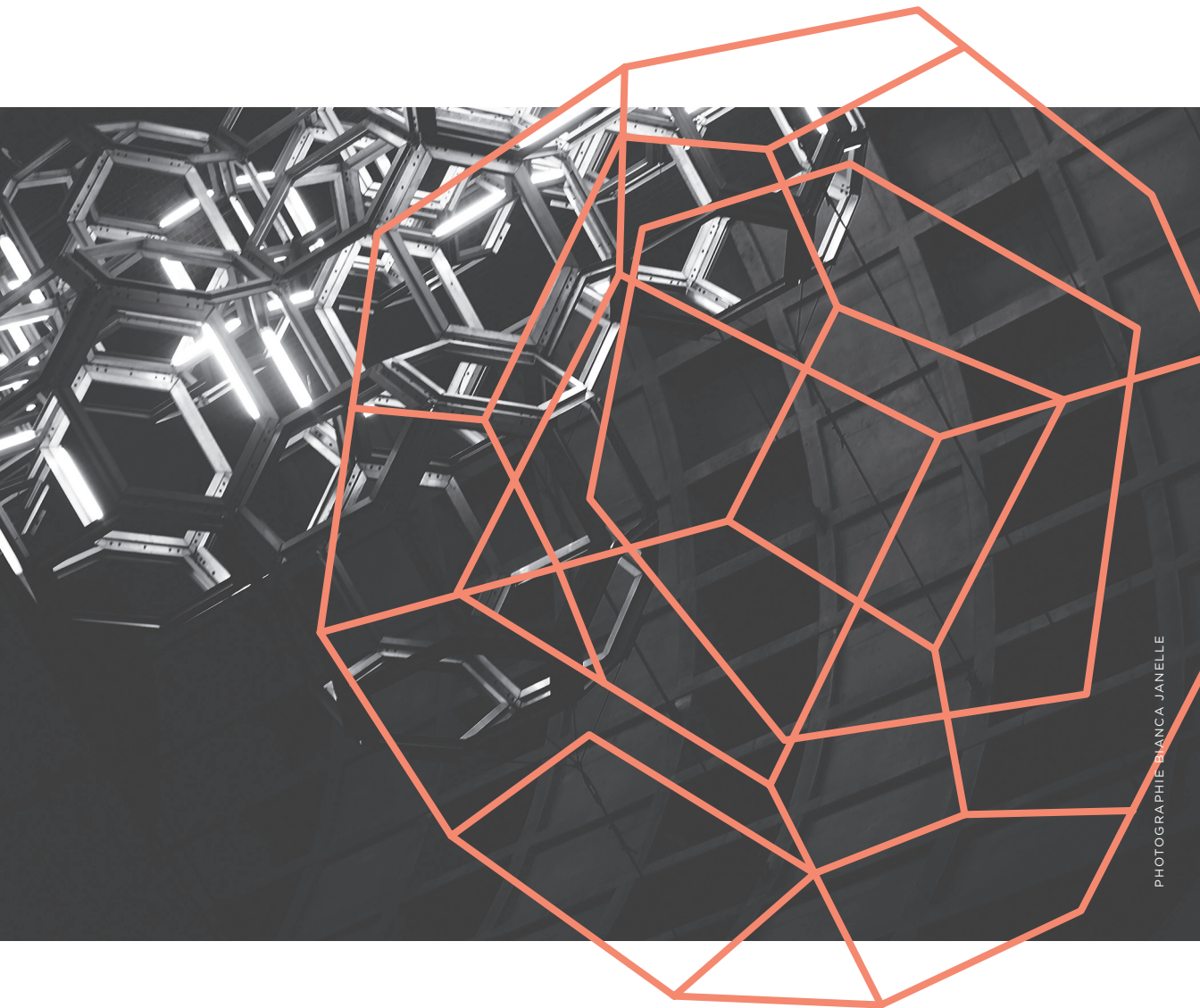
à s'y payer un voyage, comme l'a fait le fondateur du Cirque du Soleil en 2009, font en sorte que la ressemblance entre ces deux entités est indiscutable. Luc est un des seuls liens terrestres qui permettent aux astronautes de s'informer sur leur monde pendant leur épopée solitaire.

## JOUR 900

*1,36 % d'eau douce* affiche l'écran d'ordinateur de Jonathan, et ce, à la fin du deuxième épisode seulement. Censée être le signe du succès de la mission de la station M, cette découverte s'avéra être le prétexte idéal pour les grandes puissances mondiales de se livrer un combat sans merci, à coup de bombes nucléaires. Vincent, Justine, Andréa et Jonathan assistent, impuissants, à l'extermination de leur peuple. Ce n'est qu'à ce moment, où il leur est impossible de communiquer avec leur foyer, que la réalité de l'isolement émerge véritablement.

## UN GENRE ISOLÉ

La science-fiction est un genre très peu exploré par les réalisateurs québécois. Cela est en partie dû aux coûts engendrés par ce type de productions. Éric Piccoli avait à sa disposition un budget de 250 000 \$, ce qui est bien maigre pour une production de plus de mille minutes. Il a donc usé de toute l'ingéniosité



PHOTOGRAPHIE BIANCA JANELLE

propre aux réalisateurs de notre province, habitués aux petites subventions, afin de donner vie à son œuvre. Bien qu'il ait recouru à quelques effets spéciaux, tous les décors ont été fabriqués à la main à l'aide de bénévoles et de son équipe technique, à qui il offrait de la bière en fin de journée en signe de gratitude.

**QUAND LA FICTION DEVIENT RÉALITÉ**

Certains auteurs de science-fiction ont su prédire ce à quoi le futur ressemblerait. Jules Verne, par

exemple, dans son livre *De la Terre à la Lune*, relatait une histoire dans laquelle l'homme serait en mesure d'aller sur la Lune. Éric Piccoli semble être doté du même talent de clairvoyance, puisqu'au début du mois de février 2015, la NASA a annoncé qu'elle envisageait une mission vers Europe pour enquêter sur la possible présence de vie sur celle-ci.

# RÉCITS, ÉPOPÉES ET IMAGINAIRE

---

**ÉMILIE MERCILLE BRUNELLE**  
Les vrais visages

**ALEXANDRA DUCHAINE**  
Il faudrait m'éteindre

---

# 02

**CATHERINE LAMOTHE**

C'est l'été et Hochelaga  
pue la bière

**ÉLOÏSE LAMARRE**

Poésie de lit

**ANDREA VALERIA**

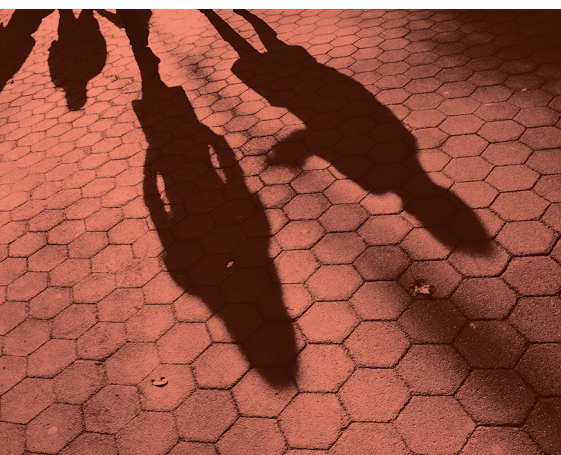
La première fois que  
je n'aimais plus

# LES VRAIS VISAGES

ÉMILE MERCILLE BRUNELLE

## 1. VINCENT

On ne se connaît pas depuis longtemps, Simon et moi. Mais j'en sais déjà beaucoup sur lui, parce qu'il lui arrive de parler abondamment. Il raconte des anecdotes sur sa vie, même en présence d'inconnus. C'est sa manière de se faire des amis. Il adore raconter, et n'hésite pas à parsemer ses récits de détails vulgaires, en transgressant avec indifférence les revendications de la pudeur. Après, Simon reste silencieux et concentré et ne parle pas pendant des heures. On peut croire qu'il déploie de multiples efforts pour mettre de l'ordre au sein des émotions contradictoires qui surgissent de son passé, vestiges anarchiques qui s'entrechoquent et qui restent en suspension dans le sillage de ses souvenirs dévoilés. Un peu comme dans une toile de Jackson Pollock. Je n'ai jamais pu lui en vouloir pour ce qui s'est passé à New York, avec Emma. Je ne comprends pas d'où lui vient cette haine pour nous. J'ai eu une seule occasion de dormir avec Emma et je l'ai saisie.



PHOTOGRAPHIES OLIVIER DROUIN

Quelque chose de beau s'est emparé de nous et on voulait le vivre jusqu'au bout, parce qu'on savait que ça disparaîtrait pour toujours après. J'ai déjà lu quelque part que seul le moment présent est important et que le reste n'est que provisoire.

## 2. SIMON

On a pris le métro, direction Coney Island. Elle était assise entre Vincent et moi. Elle avait les yeux grands fermés et sa tête penchait vers son épaule à *lui*. Je pouvais les contempler dans leur reflet visible sur la fenêtre du métro devant moi. Dans ses fantasmes, elle était attirée par lui, et moi j'étais le témoin impuissant de leur idylle. Quand on marchait dans les rues dégueulasses de cette ville puante, j'étais toujours en retrait derrière eux. Ils marchaient côte à côte et je contemplais les plis de sa petite culotte à travers sa robe serrée noire, sa camisole mince qui moulait son petit buste pointu et le maquillage qui tapissait sa figure et ses talons hauts qui me rendaient complètement dingue.

Le soir, on est allé dans un bar de style japonais. Il y avait un grand bain-tourbillon dans lequel une clientèle hétéroclite se trempait les pieds en flirtant. Vincent et Emma semblaient former un couple. Je les voyais se rapprocher, je les voyais heureux tous les deux. Elle m'offrait des bières et du champagne, mais j'avais l'impression que c'était pour se faire pardonner de me considérer comme une nuisance. J'ai bu énormément d'alcool et j'ai insulté Emma. Elle m'a crié QU'IL NE SE PASSERA JAMAIS RIEN ENTRE NOUS. J'ai hoché la tête avec un sourire blasé et je suis allé pisser. Quand j'ai quitté la salle de bains, ils n'étaient plus là.

J'ai cogné fort sur la porte de notre chambre pour qu'ils me laissent entrer, mais je n'ai pas eu de réponse, alors j'ai collé l'oreille contre le vieux bois vert cramoisi pour écouter. J'entendais des petits gémissements qui m'ont brouillé la tête et j'avais le goût de crier pour tout casser et de foutre le bordel, et merde j'avais envie de lui péter le nez avec ma paume à ce connard de Vincent. Mon cœur faisait résonner ses battements jusqu'à ma gorge et j'ai cogné le plus fort que j'ai pu et puis je suis redes-

cendu voir le gardien pour qu'il m'ouvre, mais il m'a envoyé paître et il avait un pistolet à la ceinture alors je suis retourné fumer une cigarette dehors et j'avais un goût de sang dans la gorge et je suis remonté avec les écouteurs sur les oreilles, ces mêmes oreilles qui bourdonnaient, manifestations physiques provoquées par une jalousie abyssale qui me glaçait le ventre et qui troublait ma vision, et c'est là qu'il m'a ouvert la saloperie de porte et je suis rentré dans la chambre et elle m'a imploré d'aller me coucher, alors je lui ai crié qu'elle était une sale pute et Vincent m'a gentiment conseillé de fermer ma gueule.

Toute la nuit, j'ai écouté leurs draps qui bougeaient, en guettant le moindre bruit vocal. J'avais des coups de chaleur et pendant un bref moment, j'étais soulagé de ne pas avoir une arme. Je suis allé me chercher une autre bière dans le réfrigérateur en faisant le plus de bruit possible et j'ai ouvert mon ordinateur pour commencer à écrire. Chaque fois que j'entendais un petit bruit, je me tournais et je les regardais et j'avais l'impression qu'ils sentaient mon regard se poser sur eux comme un lion qui guette sa proie et cela m'excitait incroyablement, et soudain j'étais pris par cette force et je devenais un surhomme et j'écrivais avec encore plus de vivacité et j'ai fini ma bière et j'ai étendu ma tête sur l'oreiller, le rythme cardiaque qui résonnait jusqu'à l'arrière de mes yeux et qui me donnait un mal de crâne. Quand j'ai entendu Emma pleurer en silence, je me suis finalement endormi avec le sourire aux lèvres et j'ai rêvé du retour au bercail.

*Quand vient la nuit, elle est mon adorable  
Daisy Buchanan, et quand le soleil se lève elle  
est ma Brett d'Hemingway. Quand elle parlait  
de Kundera, elle voulait être Sabina, mais elle sera  
toujours Tomas. Elle était tout ça. Peu importe  
comment ça se termine, je n'aurai toujours qu'à  
fermer les yeux pour être avec toi.*

A black and white photograph of a typewriter keyboard. The focus is on a single key in the center-left, which is slightly out of focus. The rest of the keyboard is blurred, creating a bokeh effect with many bright, out-of-focus spots. The text is overlaid on the right side of the image.

# IL FAUDRAIT M'ÉTEINDRE

ALEXANDRA DUCHAINE

EFFLEURE MON BOUT DU MONDE  
DE TA BOUCHE D'ESPACES  
PRENDS PLACE  
DANS MA TÊTE PAROXYSTIQUE  
DE MIRAGES PASTEL  
DE VENTS INUSABLES  
J'AI LES MOTS PÊLE-MÊLE  
LES DOIGTS ENTORSÉS

COLLE-TOI À MES JOURS IMMOBILES  
TRANSFORME LE TEMPS  
QU'IL NE SOIT PLUS  
QUE PARCELLES D'UN BOUT À L'AUTRE  
MORCEAUX DE NOUS  
FRACTIONS FLUORESCENTES

UN MIROIR DE PAILLETES  
VISSÉ AU PLAFOND  
LE REVÊTEMENT EN MIETTES  
LE CADRE INVISIBLE  
ME GRATTE  
ME RONGE  
M'ANNIHILE

ÉGARE-TOI DANS LE VIDE  
DE MES LÈVRES QUI M'EFFACENT  
IL FAUDRAIT M'ÉTEINDRE  
ME DONNER UN SENS  
J'AI HUIT BRAS, TROIS JAMBES  
MAIS IL N'Y A RIEN À PRENDRE  
RIEN À FOULER  
MES CAHIERS DÉBORDENT  
DE CE QUI N'EST PAS

SE DISSIPER  
PRENDRE FORME SOUS MES DRAPS  
UN UNIVERS  
DE NOUS ET D'INFINIS  
D'AILLEURS ET D'À PART  
IL Y A SOUS MA PEAU  
DES MILLIONS DE CELLULES  
JE PEUX LES AMASSER  
EN FAIRE QUELQUE CHOSE  
QUI NOUS DISSIMULERAIT DE CEUX  
QUI AJOUTENT DES POINTS À LEURS PHRASES

ÉTRENNE MES ENVIES  
MA PEAU INITIALE  
NOUS POURRIONS ÊTRE LE COMMENCEMENT DE TOUT  
DES MOTS ET DE TOI  
TA LANGUE SUR MES SEINS  
M'EMBUE ET ME NOIE  
ME RAMÈNE À L'ESSENTIEL  
INSAISSABLE  
QUE JE NE SAISIS PAS

# C'EST L'ÉTÉ ET HOCHELAGA PUE LA BIÈRE

CATHERINE LAMOTHE

JE MARCHE SANS DESTINATION PRÉCISE AU BEAU MILIEU DE MON QUARTIER AUX EFFLUVES DE HOUBLON ET DE POUBELLES DÉFRAICHIES ET J'ÉPIE TOUT. LE SOLEIL ROUGE. LES ESCALIERS EN COLIMAÇON. LE VOISIN EN BEDAINE SUR SA GALERIE. LES VIEUX VÉLOS QUI ME FRÔLENT DANS UN TOURBILLON D'AIR CHAUD.

Je bois à grandes lampées une slush rouge cerise dont le goût me rappelle mes 12 ans et quart. C'est mon premier été à Montréal et je fais ça tous les soirs quand la noirceur tombe doucement : monter et descendre ma nouvelle rue. Boire de la slush avec un push de traitement-choc (des fois un cappuccino glacé, des fois un cornet à la barbe à papa). Et me demander ce que je fais là.

Je tourne le coin vers Ontario et j'heurte mon vingt-deuxième vélo de la soirée. Gros coup de guidon dans le front. J'ai envie de hurler. Les cyclistes me font chier. Celui-là est un peu moins con et s'arrête en me voyant rouler en boule sur l'asphalte chaud.

— HEY! Merde! Je m'excuse! Ça va?

Je me relève en titubant. Je voudrais lui crier que je l'hais. Que j'hais mon été de mardo dans une ville effrayante qui n'est pas encore mon amie. Que j'hais ma coloc toujours absente et son chat trop présent qui perd son poil dans mes Corn Flakes.

Puis, je réalise que c'est la première personne qui m'adresse la parole de la journée. Je fixe ses yeux foncés sans dire un mot. Il sourit.

— Allais-tu voir le show des Cowboys Fringants au parc La Fontaine? Je te fais un lift si tu veux.

Je me sens gênée. C'est une drôle d'invitation, mais il n'a pas l'air de se moquer.

— Je... non. Oui? ... Ben oui.

Je peux pas dire non, c'est mon premier ami. Le premier à me proposer de sortir de mon quartier fatigué.

Je garroche mon reste de slush sur le trottoir et embarque derrière lui sur son vélo. Je suis serrée dans mes shorts du Eva B, le vent me fouette le visage pendant qu'on descend en trombe sur Ontario.

Le parc La Fontaine est bondé de monde. Je suis mon nouvel ami qui fonce à travers la foule, il rejoint une gang près de la scène.

— Hey, gang, je vous présente...

— Charlotte.

— ... Charlotte. Moi c'est Léo.

Léo est beau. Cheveux longs et bruns pleins de nœuds, chemise de sous-sol d'église orange, shorts qui matchent pas. Ses amis ont ce style-là aussi. C'est une drôle de façon d'être beau.

Les Cowboys jouent *Les étoiles filantes*, ma chanson préf. Il fait noir, l'air du soir me fait frissonner. Un ami de Léo s'allume une cigarette, me la fait passer. Je n'ai pas fumé depuis le secondaire deux. J'en prends de grandes bouffées que j'expire lentement vers le ciel qui s'assombrit.

Pour la première fois depuis des semaines, je suis bien. C'est niaiseux. Je suis dans un parc avec un cycliste maladroit qui porte du linge de sous-sol d'église. C'est rien qu'un hipster qui fait du vélo pour être cool, mais je le trouve gentil.

Dans la foule, tout le monde beugle les paroles. Quelqu'un me soulève de terre, je me ramasse sans comprendre sur les épaules d'un barbu. La foule grouillante et le parc La Fontaine s'agitent à mes pieds. J'éclate de rire, Léo aussi. Je n'ai pas ri comme ça depuis une éternité et demie.

C'est un été bizarre. Un été différent, un premier appartement, un été dans une ville que j'apprends à peine à aimer. Mais c'est mon été. Je peux le passer dans Hochelaga à regarder la nuit tomber. Ou je peux choisir de devenir amie avec le premier cycliste qui m'arrache le nez.

Je ne m'ennuie pas de la slush aux cerises que j'ai laissée tomber.

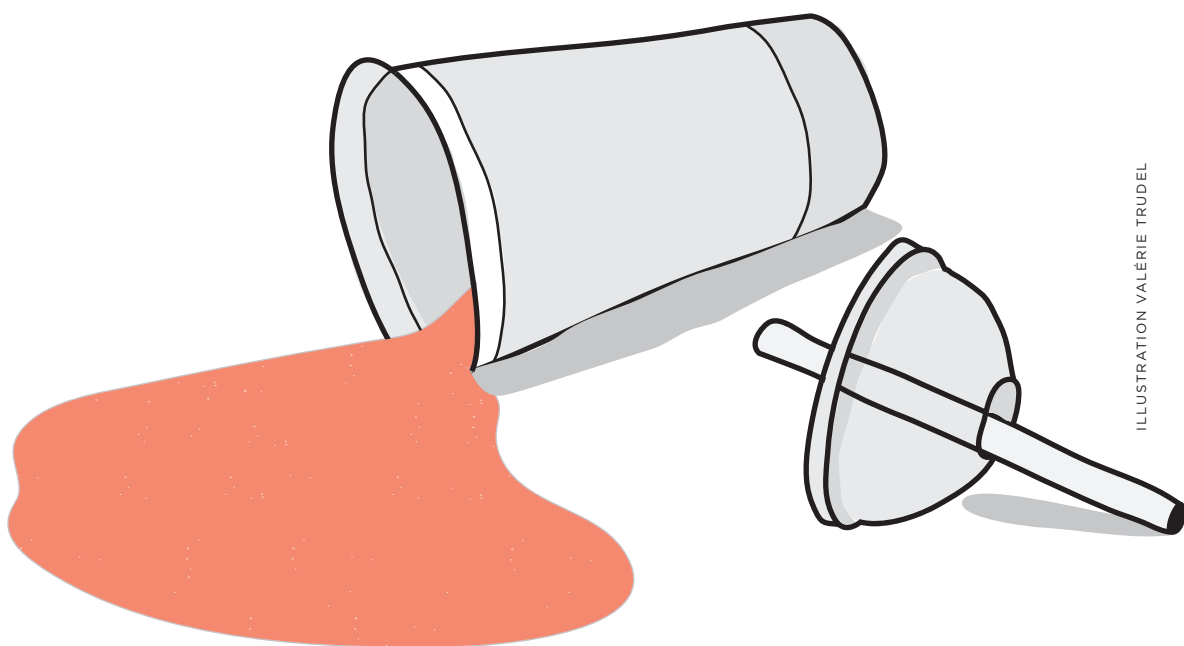


ILLUSTRATION VALÉRIE TRUDEL

# POÉSIE DE LIT

ÉLOÏSE LAMARRE





UN MOMENT DÉROBÉ AU QUOTIDIEN. LE TEMPS D'UNE SOIRÉE. S'ÉVANOUIR. UN « ALLÔ » À PEINE AUDIBLE DANS UN CHAOS DE MUSIQUE ET DE TINTEMENTS DE VERRES. UNE SORTIE DE BAR, DU ROUGE SUR NOS JOUES, LA NUIT. TU ME RACONTES LA VIE, LA TIENNE. LA LUEUR INCANDESCENTE DE TA CIGARETTE S'ÉTEINT. TU ME SAISIS PAR LE BRAS, M'INVITES À MONTER. MES PETITS DOIGTS QUI VOYAGENT, UN À UN, SUR TES ESPACES INTERCOSTAUX, À LA RECHERCHE DE BEAU, EN QUÊTE D'ÉCRIRE UNE HISTOIRE SUR UNE NOUVELLE PEAU. DÉGUISER TON CORPS DE *BAND-AIDS* MULTICOLORES. *PATCHWORKER* LE LAID POUR QUE LE MASQUE TOMBE DERRIÈRE LES CICATRICES. COUVRIR TON VISAGE DE BECS ÉLECTRISANTS, ÉPHÉMÈRES ET VIDES DE SENS. PUIS, COMPRENDRE DANS LES RELENTS D'ALCOOL ET DE PETITS MATINS QU'IL EST TEMPS DE PARTIR, QUE CE N'EST PAS À COUP DE PREMIÈRES FOIS QU'ON ARRIVE VRAIMENT À GUÉRIR.

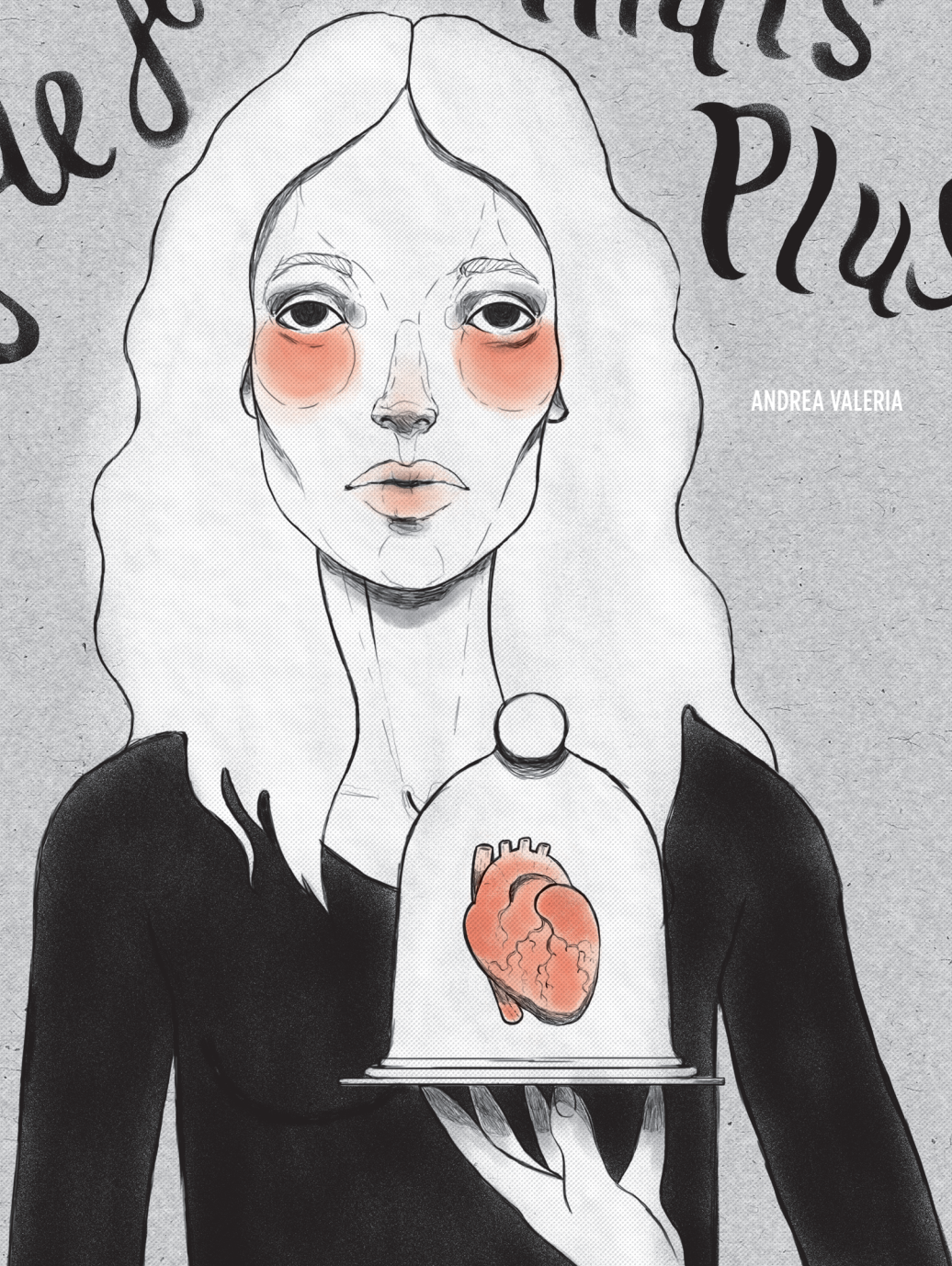




PHOTOGRAPHIES YAN KACZYNSKI

La  
première fois  
que je n'ai jamais  
Plus

ANDREA VALERIA



**JE VENAIS DE FINIR UNE RELATION LONGUE. CELLE QUI DURE TROIS ANS, PIS QUI MARQUE BEN GROS TA VIE DE JEUNE ADO/ADULTE. ÇA FAISAIT UN BOUTE QU'ON ÉTAIT DANS LE GRIS PAS LE FUN AVEC MON EX, GENRE GRIS COULEUR *SLUSH* DE TROTTOIR, PIS QU'ON AVAIT FAIT LE TOUR DES CHOSES QU'ON POUVAIT RÉGLER.**

Au début, mes affaires allaient ben, pour vrai. Je me sentais libre, avec des grosses ailes blanches comme dans une annonce de Philadelphia avec Sophie Faucher. J'avais réussi à frencher le gars que j'trouvais cute depuis un bon *boute*, celui qui porte une tuque même l'été, pis je me disais que j'étais en train d'entrer dans une nouvelle passe de ma vie. Pis pour vrai, je me sentais ben prête.

Mais l'affaire c'est que non. Non, parce que l'ex en question avait, un mois plus tard, déjà une conquête amoureuse avec laquelle il prenait des p'tits *selfies cutes* avec leurs faces pas belles. Pis ça m'a brisée. Ben gros. J'avais le goût que Sheryl Crow me chante *The First Cut is the Deepest* en boucle pendant que je lichais les larmes pleines de morve sur mes joues. C'est à cet instant de gloire-là que je suis entrée dans un cycle. Un cycle interminable, comme quand tu décides de laver ta housse de lit ben trop grosse pis qu'a prend quatre tournées de sècheuse avant de vraiment sécher. Le genre de phase, «je reconstruis les murs de ma vie».

À la recherche de passe-temps, j'ai rencontré des gars. Beaucoup. J'ai été intime avec plusieurs, souvent sans raison. Et, à chaque fois, quand

on est rendu su'l bord de s'baver dans bouche de l'autre en public, ben je me défile. Ça s'fait tout seul, un vrai réflexe d'autodéfense. Pis l'évidence n'est pas saisissante. J'veux dire, ça m'a pris du recul avant de comprendre ce qui se cache sous mon *mood* de femme invincible qui chante constamment *I Don't Need A Man*, des Pussycat Dolls.

Souvent, en plus, ça fait un bout que je le sais que je m'en fous du gars. Qu'il me tombe sur les nerfs. Mais j'aime ça arriver à c'te point-là, pis je fais tout pour. Le gars me raconte sa journée en messages textes, me parle de sa mère, il couche chez moi ou moi chez lui, pis il me donne un bec quand il part. On va déjeuner, tsé, rien de plus typique *dating* que d'aller déjeuner. J'arrive donc à c'te point-là, à la situation de non-retour, pis je disparais. C'est comme si je me donnais le droit d'être une esti de conne, genre au nom des filles qui s'font niaiser. Pis je continue à l'faire, à répétition. Pour me venger de quelque chose qui n'existe plus. De me convaincre que j'suis une fille forte. Pis pour vrai, des fois, j'aime ça aussi, tenir une main. Une main, d'un gars, juste pour me convaincre que j'haïs pas tant que ça l'amour depuis que je ne suis plus capable d'aimer.

# HISTOIRE DE L'ART

---

**ROXANNE BARBEAU-LÉPINE**  
Pour l'amour du glamour

**CLOÉ LEFRANÇOIS-BOYER**  
Un baiser sous les projecteurs

**MATISSE HARVEY**  
Les ailes d'un visionnaire

**JULIA ROY-TOUCHETTE**  
Je culture, tu cultures,  
il culture

---

# 03

**BENOIT LORTIE JÇE**  
L'épatante chose

**AXEL LEVESQUE-FORTIER**  
Quand Dalì a mis la main  
sur mon Ça

**BÉATRICE LECLERC**  
Maman laisse-moi écrire  
sur les murs

# POUR L'AMOUR DU GLAMOUR

ROXANNE BARBEAU-LÉPINE

EST-CE QUE VOUS AVEZ DÉJÀ CONNU L'AMOUR ? LE VRAI ? CELUI OÙ L'ON RETROUVE NOTRE ESSENCE À TRAVERS QUELQU'UN ? MOI, PLUSIEURS FOIS... DES CENTAINES DE FOIS... AVEC DES CHANSONS. LE GLAM ROCK FUT LA RAISON DE MA FASCINATION POUR LE MONDE DU ROCK'N ROLL ET IL EST ENCORE À L'ORIGINE DE MES PASSIONS DÉRAISONNABLES. VOICI UNE PETITE INCURSION DANS UN MONDE INCROYABLE QUE JE CONSIDÈRE COMME MON PREMIER VÉRITABLE AMOUR.

## CHANGES, DE DAVID BOWIE

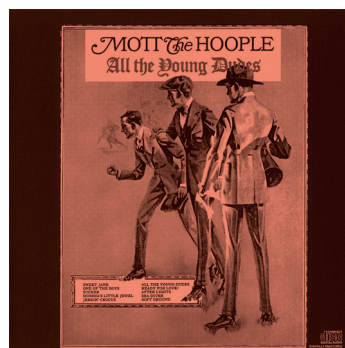
Bowie fut ma première porte d'entrée vers cette musique incroyable. J'ai découvert *Changes* grâce à *Confessions d'une jeune diva* avec Lindsay Lohan et Megan Fox (je n'ai rien à redire sur la distribution extraordinaire de ce film). C'est plus tard que j'ai compris le sens réel des paroles grâce au film *The Breakfast Club*: «And these children that you spit on as they try to change their worlds are immune to your consultations. They're quite aware of what they're going through». Les deux phrases que tous les adolescents souhaiteraient lancer aux visages des adultes qui tentent de les mouler au conformisme. Avec cette pièce écrite au début de sa carrière, il était évident que Bowie allait devenir une voix pour toute une génération de jeunes torturés.

## I WANT TO BREAK FREE, DE QUEEN

J'ai découvert cette chanson grâce au vidéoclip qui se déroule dans une maison de banlieue où Freddie Mercury passe l'aspirateur de jupe de cuir. J'étais sous le charme de cette androgynéité teintée de l'esthétisme «kitsch» des années 1980. Dans cette chanson, Mercury nous parle d'un partenaire assez étouffant dont il veut se libérer. Télécharge-la pour 0,99 \$. Cette chanson devient un investissement à long terme lorsque tu dois faire face à une relation de couple désastreuse, un emploi de misère ou une fin de session pénible. Il y a quelque chose de très médicamenteux dans la musique de Queen.

## ALL THE YOUNG DUDES (COMPOSÉE PAR BOWIE), DE MOTT THE HOOPLE

J'ai entendu cette chanson pour la première fois dans le film *Juno*. Après avoir acheté la trame sonore, je me rappelle l'avoir écoutée en boucle. Avec mon anglais approximatif de fille de 14 ans, j'ai cru que *All the Young Dudes* parlait d'une génération vivant du Rock'n Roll malgré la dureté du monde et les difficultés de la vie. Apparemment, cette chanson est à propos de l'apocalypse. Nous pouvons dire que l'apocalypse est arrivée quelques années plus tard lorsque la musique populaire est devenue un amalgame de starlettes insignifiantes dépourvues de talents musicaux.



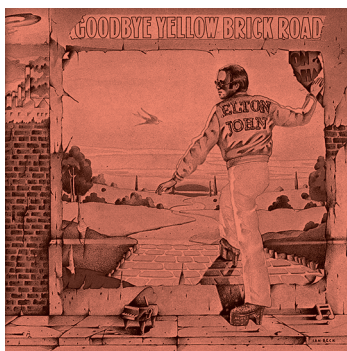
### SPACE ODDITY, DE DAVID BOWIE

En 2004, après avoir fait une fixation sur la chanson *Herøes* que j'avais entendue dans le film *Moulin Rouge*, mes parents ont décidé d'investir dans ma culture populaire en m'achetant le disque « Best Of Bowie ». Ainsi, mes disques d'Avril Lavigne, de Jean Leloup et de Diane Dufresne, qui me servaient de musique d'ambiance lorsque je jouais aux Groovy Girls (j'étais vraiment une enfant avec des goûts musicaux éclectiques), étaient maintenant en compétition avec un des plus talentueux compositeurs du 20<sup>e</sup> siècle. Je me suis tannée des trois premiers chanteurs, mais Bowie est resté. L'opus *Space Oddity* est probablement le meilleur témoignage de son œuvre. Sous forme d'un dialogue, on y raconte la fin tragique d'un astronaute condamné à mort à la suite de problèmes techniques qui ont affecté la trajectoire de sa fusée. Certains disent que c'est une métaphore racontant une overdose, mais selon moi, cette chanson parle de l'humanité. Dans un monde où l'on repousse constamment les limites de la science et de la technologie, vient un moment où l'on perd le contrôle.

### GOODBYE YELLOW BRICK ROAD, DE ELTON JOHN

Je ne comprends pas qu'Elton John ne soit pas sur la liste Wikipédia d'artistes de Glam Rock. N'est-il pas le chanteur de rock le plus glamour que la planète n'ait jamais connu ? Combien de lunettes excentriques et de vestons brillants doit-il encore porter pour acquérir ce titre ? Il n'y a rien à reprocher à *Goodbye Yellow Brick Road*, une chanson qui prouve réellement le génie musical d'Elton. Je remercie un million de fois le réalisateur David O. Russell de me l'avoir fait découvrir dans le film *American Hustle*.

Empreints de nostalgie, de glamour et de tragédie, les artistes du Glam Rock ne se contentaient pas de raconter leurs petits problèmes personnels, ils préféraient dépeindre les drames d'une génération désillusionnée. On m'a plusieurs fois reproché d'être une nostalgique emprisonnée dans une époque que je n'ai jamais connue. Je crois que j'ai simplement un faible pour les musiciens maniacodépressifs qui portent des bottes à talons hauts.



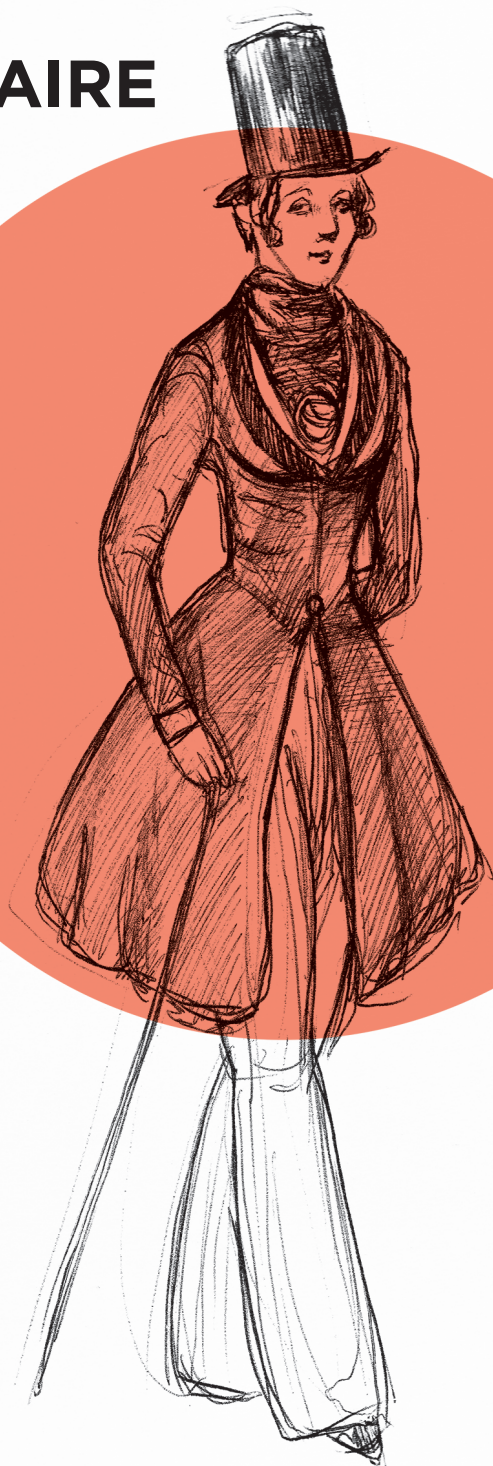
#### DÉFINITION DU GLAM ROCK :

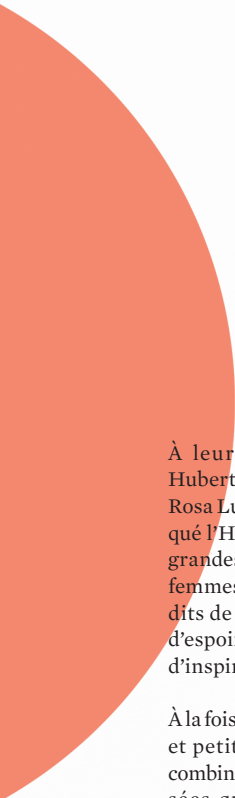
Mouvement musical apparu dans les années 1970 où les chanteurs volaient leur apparence aux travestis, leur guitare au Rock'n Roll et leurs paroles à l'acide.

# LES AILES D'UNE VISIONNAIRE

MATISSE HARVEY

REINE DE L'AUDACE ET DE L'AVANT-GARDE, ÉTERNELLE AMOUREUSE DE LA LITTÉRATURE ET MILITANTE AGUERRIE DU SOCIALISME ET DE LA RÉPUBLIQUE, CETTE PASSIONNÉE DES ARTS EST DEVENUE L'UNE DES ÉGÉRIES DE LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. SOUS SES ALLURES DE GARÇONNE DÉSINVOLTE SE CACHAIT UNE MUSE SOUMISE À L'EMPRISE DE SES PASSIONS. CERTAINS LA CONNAISSENT POUR SON NOM BIEN SINGULIER, D'AUTRES POUR L'ABONDANCE DE SES AMANTS. PORTRAIT DE LA ROMANCIÈRE ATYPIQUE QU'ÉTAIT GEORGE SAND.





À leur propre manière, Olympe de Gouges, Hubertine Auclert, Marie Curie, Camille Claudel, Rosa Luxembourg et Simone de Beauvoir ont marqué l'Histoire en hissant leur nom parmi ceux des grandes pionnières du féminisme. Tout comme ces femmes de caractère, George Sand brave les interdits de son époque et laisse derrière elle un vent d'espoir pour celles qui verront en elle une source d'inspiration.

À la fois arrière-petite-fille d'un maréchal de France et petite-fille d'un maître oiselier, George Sand combine des origines sociales diamétralement opposées qui la font voguer à contre-courant des normes sociétales de l'époque. Chose certaine, sa double ascendance populaire et aristocratique influence ses écrits et son orientation politique. Adolescente, elle se passionne pour Locke, Leibniz, Shakespeare, Montesquieu, Rousseau et Montaigne. À 25 ans, la jeune Amantine Aurore Lucile Dupin délaisse son héritage familial pour se renommer d'elle-même Jules Sand, un nom qui s'inspire de celui de son amant; Jules Sandeau. La similitude de leur nom respectif étant trop étroite, et la ressemblance évoquant aussi le célèbre assassin de l'époque, Karl Sand, la femme de lettres tranche finalement pour George Sand. Cette décision marque pour elle un tournant identitaire et professionnel et fait d'elle la première écrivaine de son époque citée au masculin par les critiques littéraires.

À la suite de l'obtention quelque peu excentrique d'une autorisation de travestissement par la préfecture de police, Sand invente son propre code vestimentaire. Cigare au bout des lèvres, elle arbore fièrement une redingote, une cravate de laine et un chapeau mou dans les rues parisiennes. Certes, un choix non conformiste et provocateur, mais digne d'audace.

Rapidement, la nouvelle identité masculine de George Sand lui permet de se tailler une place au sein du milieu artistique et littéraire parisien. La romancière brouille les frontières d'une société bourgeoise et conservatrice qui laisse les femmes à l'écart. Alors, le plus ancien quotidien français *Le Figaro* lui donne la possibilité de publier plusieurs articles, sous la direction d'Henri de Latouche. À une époque où les conditions financières des journalistes laissent à désirer, la jeune femme ne reçoit pour honoraires que sept francs par colonne. Malgré sa pertinence, l'une de ses critiques acerbes mène presque le quotidien jusqu'aux tribunaux. Offensé par la plume de la jeune désinvolte, le gouvernement fait saisir *Le Figaro* pendant une courte durée. Sand prend plaisir à suivre de près les événements houleux dont elle est en fait la cause. Par après, l'écrivaine collabore bénévolement pour le journal *Le Monde* puis, un peu plus tard, son ambition pour la politique se retranscrit dans trois quotidiens qui voient le jour grâce à elle :

*La Revue indépendante*, *La Cause du Peuple* et *L'Éclaireur de l'Indre*. Le dernier quotidien, issu de sa région natale, cherche à la fois à pallier l'absence de presse d'opposition en province ainsi qu'à moraliser le peuple et l'autorité.

Le répertoire de l'écrivaine ne s'inscrit pourtant pas uniquement dans une lignée journalistique. De son impressionnante production littéraire, *Indiana*, les *Lettres à Marcie* et les *Lettres des Voyageurs* figurent parmi ses 70 œuvres les plus marquantes. Son champ d'expertise vaste s'étend des romans aux pièces de théâtre, en passant par des textes politiques qui reflètent son penchant socialiste. Affranchissement de la femme, condamnation du mariage, égalité des sexes en matière d'éducation, défense du peuple et des libertés ; inutile de dire que ses convictions font scandale dans la bourgeoisie aux idées arrêtées de l'époque. Mais son audace et son talent attirent l'attention de Balzac, Flaubert et Hugo, avec qui elle noue une amitié durable. Fait cocasse, George Sand est la seule et unique femme admise aux « dîners Magny », ces fameux dîners français dédiés à la littérature, la politique, la religion et aux expériences amoureuses et sexuelles. Une sorte de Société des poètes disparus du XIX<sup>e</sup> siècle où elle fait la rencontre de nul autre que Théophile Gautier, puis des frères Jules et Edmond Goncourt, créateurs du Prix Goncourt.

La frontière fugace entre l'amitié et l'amour a été la ligne directrice de plusieurs écrits de George Sand. Les ébats amoureux de cette femme de tête sont parmi les premiers stéréotypes à lui être aujourd'hui associés. C'est en effet un aspect de sa vie qui ne peut être passé sous silence, étant donné la liste étoffée de ses conquêtes amoureuses : Aurélien de Seze, Stéphane Ajasson de Grandsagne, Jules Sandeau, Prosper Mérimée, Alfred de Musset, Pagello, Michel de Bourges, Félicien Mallefille, Charles Didier, Pierre Boccage, Frédéric Chopin et Alexandre Manceau. Un bilan d'amants essoufflant à la lecture, qui hisse pourtant la passion amoureuse au rang des droits élémentaires de l'être humain. Ce penchant à succomber à ses passions fut peut-être une manière de se rebeller contre la déception de ses noces amères.

Au-delà des controverses auxquelles elle donna naissance, cette pionnière de la condition féminine se dévoua toute sa vie pour l'écriture. En parvenant à vivre uniquement de sa plume, elle devint la première figure de la femme émancipée au XIX<sup>e</sup> siècle. Au lendemain de sa mort, Victor Hugo comprit que George Sand laisserait sa marque dans l'Histoire : « Je pleure une morte, je salue une immortelle. » Il ne s'était pas trompé.



# UN BAISER SOUS LES PROJECTEURS

CLOÉ LEFRANÇOIS-BOYER

POUR UNE RAISON QUE J'IGNORE, AU CINÉMA, ON NOUS MONTRE SOUVENT DE BELLES RELATIONS AMOUREUSES QUI NOUS FONT REGRETTER NOS *MATCHS TINDER*. CHAQUE FOIS, ÇA COMMENCE AVEC UNE BELLE HISTOIRE TOUCHANTE. POUR FINIR AVEC DES PERSONNAGES QUI ONT DES PAPILLONS DANS LE VENTRE, DES FEUX D'ARTIFICE DANS LES YEUX PIS DES TAMBOURS À LA PLACE DU CŒUR. QUAND CEUX-LÀ S'EMBRASSENT, ÇA DEVIENT UN BEC APOCALYPTIQUE QUI FUSIONNE LES DEUX CORPS DANS UN UNIVERS COMPLÈTEMENT LOIN DU NÔTRE. LOIN DE L'AMOUR 2.0 PIS DES RELATIONS MODERNES DE 2015.



Mais tu sauras que ça n'a pas toujours été comme ça. En fait, en avril 1896, grâce à notre grand chum Edison et son Vitascope, on projette un film de quelques secondes où l'on voit deux personnes s'embrasser. C'est la première fois qu'on voit ce genre de rapprochement au cinéma (*The May Irwin Kiss*, si tu veux le *googler*). Selon moi, c'est un 47 secondes de pur bonheur.

Même s'il est classé dans le genre « romantique », je te confirme que c'est aussi romantique que de partager un trio croquettes au Mcdo. En fait, c'est probablement un des becs les plus « malaisants » qui soient.



Premièrement, j'dirais que la fille a l'air aussi intéressée par le gars qu'un élève de communication l'est dans un cours de maths. L'homme est beaucoup trop intense et semble vouloir converser au même moment que ses lèvres entrent en contact avec la joue/bouche de la fille. On se retrouve donc avec un mélange d'intérêts assez confus.

Pour couronner le tout, l'endroit où l'homme dépose sa bouche dans la face de la fille, c'est tout aussi malaisant: le maudit coin de bouche. On s'entend pour dire que lorsqu'on embrasse un inconnu sur les joues pis qu'un des becs dérape sur le coin de la bouche, on se sent ben mal d'être à ce point « entré » dans « l'intimité » de l'autre. Tandis qu'au contraire, si lors d'une *date* tu embrasses la personne et que tu atteins juste son coin de bouche... *Houston* a clairement échoué sa mission. Bref, la romance pis le coin de bouche, on oublie ça.

On aura beau critiquer ce premier baiser cinématographique maladroit, il faut savoir qu'il a provoqué son lot d'effets et de manifestations. Les gens étaient consternés de voir cette intimité dévoilée au grand jour. Bien avant l'époque du *Fifty Shades of Grey*, le public n'était pas prêt à voir deux personnes s'embrasser au cinéma parce que c'était osé.

Évidemment, je suis consciente qu'il y a plus d'un siècle, le cinéma n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Et c'est la même chose à propos de l'amour. À l'époque, on ressentait l'amour avant de le faire. Maintenant, on banalise nos sentiments plutôt que de les vivre.

Avec un « regard 2015 », on pourrait longtemps discuter des nombreuses maladresses du baiser entre May et Irwin. Ou même se questionner: est-ce qu'ils étaient gênés? De quoi ils jasaient pendant que leurs lèvres se touchaient? Ils auraient *swipe* à gauche ou à droite?

Je ne suis pas certaine si la romance est quantifiable, encore moins si l'amour l'est, mais une chose est sûre: ils ont révolutionné la romance au cinéma. Pour l'époque, ils l'ont créée. Ils sont le premier baiser.

On peut leur donner des points pour l'effort. De toute façon, qui d'entre nous a excellé lors de son premier baiser?



# JE CULTURE, TU CULTURES, IL CULTURE...

JULIA ROY-TOUCHETTE

« SI JE SUIS VENU AU MONDE, CE N'EST PAS  
POUR LE TRANSFORMER EN UN LIEU OÙ IL  
FASSE BON VIVRE, MAIS POUR Y VIVRE. »

« PEACE AND LOVE. »

« MOÉ, J'AIME ÇA LE BINGO! MOÉ, J'ADORE  
ÇA LE BINGO! MOÉ, Y'A RIEN AU MONDE QUE  
J'AIME PLUS QUE LE BINGO! »

Un jour, quelque part au début du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, un homme écrit : « L'élite n'est, matériellement, ni plus avisée ni meilleure que la masse. » Il est question ici d'une époque où c'est justement cette élite qui domine et l'argent est synonyme de pouvoir, mais aussi de supériorité culturelle (plus ça change, plus c'est pareil). David Henry Thoreau juge que la culture est un construit illusoire qui conditionne l'être humain et qui l'empêche d'accéder à sa vérité et à la vraie vie. Il est donc primordial pour toute personne de se défaire de ces chaînes créées par la société pour toucher le réel. Il a beau être essayiste, philosophe, enseignant, poète, son texte *La Désobéissance civile* est rapidement écartée. Traité d'arriéré, d'original au caractère efféminé et aux manières snobs, il ne *fit* pas dans le moule. Il prône un rejet de la culture dominante pour un retour à la nature, à soi. C'est du jamais vu.

*Beatnik. Hippie. Baba cool. Flower Power.* Le symbole de la paix. Jimi Hendrix. Janis Joplin. LSD. À l'époque, 400 000 personnes rassemblées dans un champ vague pour écouter de la musique, fumer, danser, célébrer la paix, la liberté et dénoncer la mondialisation, les guerres, le capitalisme ; c'est une première, c'est surprenant, révolutionnaire. Woodstock est le symbole du mouvement d'affranchissement de l'État qui sert les plus riches, qui est continuellement en guerre, qui détruit les hommes et la nature. Anticapitalisme, antimondialisation, retour aux sources. Ils sont 400 000, oui, mais pour la première fois on commence à prendre conscience de l'ampleur du mouvement. Mouvement marginal dans une société foncièrement capitaliste.

Premier écrivain à utiliser le joul dans ses œuvres, il incarne le mouvement de réappropriation de cette langue dans l'art. Michel Tremblay n'a pas toujours été le grand écrivain aimé de tous. Sa pièce *Les Belles-Sœurs* a choqué *l'establishment* à la fin des années 1960. Le joul était honteux, une langue sale, truffée d'anglicismes et associée à la classe ouvrière. Une langue de pauvre. À l'époque de la Révolution tranquille, on aspire à purifier la langue, la soustraire à ses influences américaines et lui redonner ses lettres de noblesse : la rapprocher le plus possible du français de France. Mais une frange de la société voit la question éternelle de la langue d'un autre angle. La réappropriation du joul en littérature

vise à dénoncer ce qui est considéré comme une amputation à l'identité fondamentale qui va de pair avec le projet de purification. Michel Tremblay et ses *Belles-Sœurs* incarnent ce combat de protection de la langue comme identité des Québécois. En marge du politique et du culturel.

Trois époques. Trois symboles. Trois premières fois. De dénonciation de la culture dominante. De mouvement qu'on a identifié par après comme appartenant à la contre-culture. D'appropriation du marginal dans un mouvement parallèle à la pensée populaire. Le retour à la nature. La dénonciation d'un système injuste, sale et qui sert ses propres intérêts. Le mouvement réactionnaire face à la menace de l'assimilation et de la perte d'identité. Mais aussi trois premières fois qui sont juste des fois dans la ligne du temps de la culture...

Au XXI<sup>e</sup> siècle, David Henry Thoreau est considéré comme l'un des grands penseurs romantiques de son temps. Ses œuvres, dont *Walden* et *La Désobéissance civile*, ont inspiré les luttes politiques et les actions contestataires de certains des plus grands symboles du XX<sup>e</sup> siècle : de Gandhi à Martin Luther King en passant par John F. Kennedy. Son influence se fait également sentir en écologie, en littérature et dans les arts. Contre-culture ? Culture populaire ?

Aujourd'hui, demandez à n'importe qui de vous dire c'est quoi c't'histoire-là de drogués qui chantent des slogans de paix avec des fleurs dans les cheveux et en moins de deux : Woodstock. Tout le monde sait ça, voyons donc. Woodstock a été presque banalisé par l'importance qu'on lui a accordée. Encore une fois, contre-culture ? Culture populaire ?

*Fastforward* une quarantaine d'années, le joul n'est plus méprisé, il est une fierté québécoise. Pis c'pas tout : il fait partie de l'identité et de la culture des Québécois, comme l'auteur des *Belles-Sœurs*. Contre-culture ? Culture populaire ?

Ironie ? Le temps qui met tout en perspective ? Culture, contre-culture, culture populaire, « tout culturel ». Les gens qui façonnent la société, à gauche, à droite, dans le coin, au centre ou en marge, façonnent la culture avec un grand C.

# QUAND DALÌ A MIS LA MAIN SUR MON ÇA

AXEL LEVESQUE-FORTIER

RÊVE [N.M.]: VOIR APPARAÎTRE QUELQU'UN OU QUELQUE CHOSE DANS UN MONDE IRRÉEL, ACTIVITÉ ONIRIQUE.

Ce n'est pas un hasard, ce n'est pas du domaine onirique, c'est le destin. Ça ne pouvait pas être autre chose. Il se trouvait devant nous, il n'aurait pas pu mieux tomber, jamais avec autant de surprise d'ailleurs. Il planait devant nous, comme le Christ surplombait le ciel au-dessus de la baie de Port Lligat. Cette toile avait été placée sur mon chemin durant ce qui a été l'un des voyages les plus marquants de ma vie. Mais avant l'histoire, les détails.

Le surréalisme s'inspire des mouvements automatistes du XX<sup>e</sup> siècle, il cherche à détruire les cadres établis, surprendre. Les thèmes principaux abordent les rêves, l'intouchable, le lointain. Ce courant a connu de grands noms comme André Breton, Marcel Duchamp, Rimbaud, mais particulièrement Dalí. Les recherches de Freud, l'influence des impressionnistes et sa personnalité déjantée, ont fait de Dalí la figure la plus connue de ce mouvement artistique, mais aussi l'un des peintres les plus influents du XX<sup>e</sup> siècle. Traitant de sa femme et du temps, mais aussi de la sexualité et du rêve, il a organisé des vernissages pour le moins rocambolesques. Sa toile la plus connue est la *Persistence de la mémoire*, un tableau représentant un regroupement de montres qui fondent dans un décor rappelant le désert.

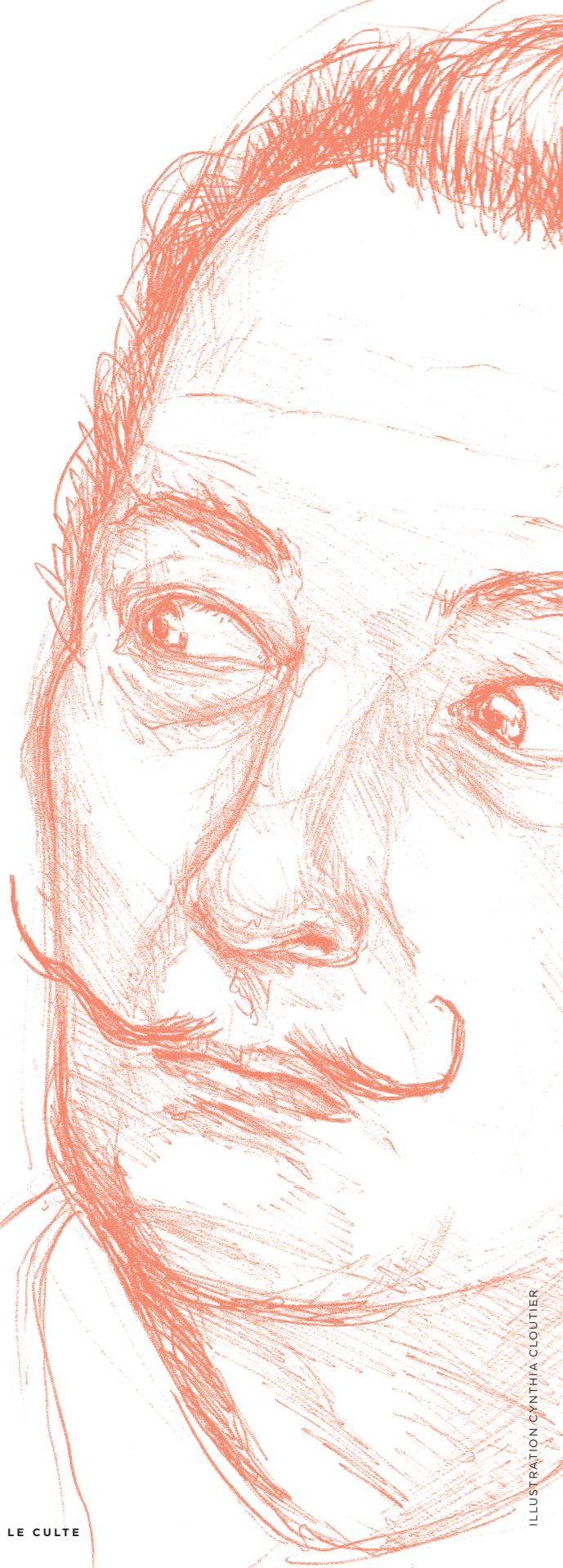
Longtemps j'ai admiré cet artiste qui ne semble connaître aucune limite, sauf peut-être celle de son amour pour l'argent. Jamais je n'aurais pensé le rencontrer de cette façon. Glasgow nous avait déjà réservé son lot de surprises. Une invitation à une soirée sur le toit d'un immeuble, un bar des plus dépravés, et pratiquement le vol de nos bagages et de notre bus. Le *Kelvingrove Art Gallery and Museum* allait marquer mes jeunes années.

Je discutais avec ma professeure d'histoire de l'art qui accompagnait notre cohorte d'un sculpteur. Ni elle ni moi n'avions remarqué les affiches qui décoraient les murs que nous passions, ni même la pièce maîtresse de l'exposition. Dans un geste rapide et incompréhensible, j'ai senti qu'on s'agrippait à moi, ou plutôt, qu'on tentait de contenir mon excitation. En levant la tête vers mon enseignante qui l'avait aperçu avant moi, j'ai compris que je ferais la plus belle des rencontres à ce moment. En effet, le *Christ de Saint Jean de la Croix* trônait devant nous, l'une des toiles les plus connues de Dalí, où le Christ apparaît dans un ciel nuageux et sombre au-dessus d'une barque qui erre dans la baie de Port Lligat.

Pièce clé de ce musée à Glasgow, il a été acquis de façon assez surprenante, une histoire à l'image de son exécuteur. Sous les pétitions et les plaintes d'étudiants glaswégiens en art visuel, le propriétaire du musée a quand même acquis les droits de cette œuvre en juin 1952, afin de stimuler l'économie en difficulté de la ville. Le vernissage a provoqué un émoi assez surprenant, d'autant plus que Dalí s'était placé sous sa création avec sa collation et son courrier, sans accorder, ou du moins le moins possible, d'attention aux visiteurs. Pourtant, des milliers de personnes s'étaient déplacées pour jeter un regard sur cette pièce aujourd'hui décrite comme un chef-d'œuvre par sa qualité technique et visuelle.

Je n'aurais jamais pu rêver mieux comme première rencontre avec celui qui est aujourd'hui l'un des modèles desquels s'inspirent la plupart de mes créations littéraires. Il a été celui des surréalistes qui a le plus touché mon esprit et

mon âme, celui qui m'a ouvert la voie vers un monde que peu de gens acceptent de visiter, celui du Ça pour Freud, de l'inconscient. Un univers symbolique et souvent incompréhensible, mais où tout a un sens pour la personne qui explore le fond de ses tourments et de ses joies. Tout porte à croire que le rêve nous transporte, nous excite, mais qu'il se réalise de la plus étrange des façons qui soit. Dali explique qu'il a vu les détails de la composition de l'œuvre aux tréfonds de ses nuits et qu'il a été guidé par la force de ceux-ci. Il en est de même pour moi; cet homme a permis à mon subconscient de prendre un peu plus de place, de faire tomber les barrières qui m'ont empêchées de créer sans avoir la Peur à mes côtés. Il a mené le Ça de mon être à ne vivre que dans la vapeur des rêves et les berceuses des nuits.



# L'ÉPATANTE CHOSE

BERNOIT LORTIE JÔE

« CAMARADE! CONSCIENT DU DEVOIR DU SANG. VOUS QUI BOUILLEZ DE BEAUX DESSEINS. VOUS QUI VOULEZ HAUSSER LA VIE ET CHERCHEZ À LE FAIRE SUR DES AIRS DE DIGNITÉ: — QUE DE CHAÎNES VOUS TRAÎNEZ! QUE DE SOUFFRANCES QUI VOUS ÉTOUFFENT DANS L'ÉCRITURE DE VOS GRANDS RÊVES. »<sup>1</sup>

## À TOI, JUSTE UNE FOIS...

La motivation à créer est une capacité nécessaire à l'envie de vivre. La 'Pataphysique, la véritable, pas la *Kraft* mais la vraie de vraie, ce sera l'exercice de ta fascination à mon service. « Je brillerai plus noir que ta nuit noire. »<sup>2</sup>

— As-tu envie d'avoir envie ?

Si Alfred Jarry est le père de la 'Pataphysique, c'est Boris Vian qui l'a popularisée. Science de l'imagination; ascience des lois et pointillisme du règlement, la 'Pataphysique est une voie par laquelle on s'éveille au jour et on se défait tranquillement de quelques faux-semblants. Fabrique-moi une vision des choses surprenante de ta personnalité. Raconte-moi l'histoire qui va me dire de quoi les choses ont l'air quand elles passent par toi. Sans la moindre prétention à connaître l'essence, pratiquer de la grande 'Pataphysique c'est aussi voir l'immensité avec cet œil vert de printemps, toujours actualisé et remis au monde. Ça se passe là, tout de suite, c'est toujours la première fois.

« Je m'applique volontiers à penser aux choses, auxquelles je pense que les autres ne penseront pas. » Selon Boris Vian c'est la voie par laquelle on peut le mieux s'initier à l'art pataphysique. Mais vous savez, décrire la 'Pataphysique, je l'ai toujours dit, c'est la réduire.<sup>3</sup> Tenter de la définir c'est l'enfermer et trahir son but. C'est par ici que je t'ouvre le chemin vers un réel épataant. Viens avec moi!

Des pataphysiciens interrogent tout ce qui se donne un petit air classé pour cacher des idées toutes faites. — Mais avec quelle valeur de vérité exactement? Voilà la question de garde destinée au scientifique-flic que je suis. Et ma réponse du moment: — à ta vision tunnel j'offrirai la licorne de mes dragons. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais je trouve ça beau!

L'apostrophe devant 'Pataphysique, remplace le « é » du préfixe « épi » ou « épata » signifiant « au-dessus ». « L'épiphénomène étant souvent l'accident, la 'Pataphysique sera surtout la science

<sup>1</sup> Réplique de 1789: pièce de théâtre présentée par les finissants de l'Option-théâtre du Collège Lionel-Groulx, mai 2001.

<sup>2</sup> *Au sortir du labyrinthe*, Gaston Miron

<sup>3</sup> Articles signés Benoit L'Jôe, publiés en 2005 dans *Le Solstice*, journal des étudiants en philosophie de l'Université de Montréal.

*Quelque chose de pataphysique:*  
[www.philasso.umontreal.ca/nov\\_pata.htm](http://www.philasso.umontreal.ca/nov_pata.htm)  
*Dans l'écriture de grands rêves emportés:*  
[www.philasso.umontreal.ca/dec\\_benoit.htm](http://www.philasso.umontreal.ca/dec_benoit.htm)

du particulier, quoi qu'on dise qu'il n'y a de science que du général. Elle étudiera les lois qui régissent les exceptions», écrivait Alfred Jarry à travers son personnage dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll*. C'est seulement lorsqu'utilisé comme adjectif qualificatif que le mot « pataphysique » ne sera pas précédé de l'apostrophe. Cette règle, comme toutes les autres, peut être suivie ou non. Mais attention, ce n'est pas du n'importe quoi. Que la 'Pataphysique ne prenne rien au sérieux, même pas elle-même, ne lui enlève rien. Bien au contraire, il s'agit de l'humilité nécessaire au progrès. L'avancement de quoi que ce soit et de quelque nature que ce soit, ne dépend que des capacités et stratégies qui relèvent de la 'Pataphysique. Ça déborde d'essence et ça ne pollue même pas. Non guerrière, la 'Pataphysique ne mord jamais. Attaquée, elle se love autour de l'infâme telle une vipère amoureuse.

— C'est long la vie et j'ai hâte d'avoir hâte. Un calendrier à 13 mois de 28 jours simplifierait tant mon existence. Avec quatre semaines de sept jours, pas de problème à mémoriser la date X du jour Y. Il me faudra renouveler mes excuses quand je voudrai me défilier. Le premier du mois sera toujours un dimanche. Le treize, toujours un vendredi. Le calendrier pataphysique perpétuel d'Alfred Jarry avec un total de 364 jours, c'est l'illustration d'une solution imaginaire par excellence. Que faire du jour supplémentaire de notre révolution astrale? Ce sera un jour hors calendrier. Tous les quatre ans, deux jours volants. — Et bien voilà! Mais ça avantage qui sinon les « déjà-riches »? Un loyer de plus à payer? T'es t'un malade mon Jœ chose-bine.

Ce qu'il y a de bien avec la 'Pataphysique, c'est que le puzzle ne se limite pas à un seul cas de figure possible. Ainsi, je peux m'éparpiller par-ci, par-là, ça aura l'air voulu. C'est à ton tour de prendre la parole pour m'expliquer comment tu vis ta 'Pataphysique. Je te passe l'As. Le monde entier existe, je te le donne.

... **TON BENJESHOW**

PHOTOGRAPHIE CHARLIE BOURDEAU  
ET GRÉGOIRE GAUDREAU

# MAMAN, LAISSE-MOI ÉCRIRE SUR LES MURS

BÉATRICE LECLERC

QUAND J'AVAIS TROIS ANS, C'EST CLAIR QUE J'AI EU ENVIE DE DESSINER SUR LES MURS. QUAND J'AI EU CINQ ANS, UN DIPLÔME DE MATERNELLE EN POCHE, J'AI ÉCRIT «NON» SUR UN MUR DU SALON. MON PREMIER GRAFFITI ET MON DERNIER. C'EST MON FRÈRE QUI S'EST FAIT CHICANER. C'ÉTAIT LA PREMIÈRE FOIS QUE JE RÉALISAIS À QUEL POINT DESSINER SUR LES MURS ÇA PEUT FAIRE RÉAGIR DES GENS, ALORS QUE SUR PAPIER L'IMPACT N'EST PAS LE MÊME. PLUS TARD, C'EST UN AUTRE DE MES FRÈRES QUI A DESSINÉ UN COWBOY AVEC UN PÉNIS EN BONHOMME ALLUMETTE SUR LE BAS D'UN MUR.

Dessiner sur les murs, c'est un peu intemporel. Même Cro-Magnon 1 s'y est essayé. Perso, j'ai jamais trippé sur ses bisons ou ses mammoths, mais quand tous les profs d'histoire de l'art que j'ai eus ont parlé de Lascaux pendant au moins trois heures, je me suis dit que dessiner sur les murs, c'était *badass* à travers les âges. Plus solides que le papier, qui n'avait pas encore été inventé, les murs des grottes ont servi à conserver les premiers récits pour le futur.

Pendant la Renaissance, la peinture murale est entre autres utilisée à des fins religieuses. Parlez-en à Michel-Ange et aux 1000 m<sup>2</sup> de la voûte de la chapelle Sixtine sur lesquels reposent des scènes de la Genèse. La célèbre main de Dieu qui rejoint celle d'Adam. Adam et Ève chassés du Paradis terrestre. Encore une fois, l'art mural sert à raconter des histoires, à illustrer le passé.

J'ai longtemps pensé que l'art mural, c'était un mot *fancy* pour parler des tags trois couleurs qui longent la dernière partie de l'autoroute 10 avant Montréal. Des p'tits dessins de voyous sur des murs sans histoire. Jusqu'à temps que je réalise qu'il existait des murs historiques construits par des grands voyous sur lesquels des artistes anonymes ont dessiné des œuvres démesurées de signification. L'art mural, ce n'est pas juste une histoire de voyous ou de beauté. Meilleurs exemples : l'ex-mur de Berlin ou encore le « mur de la honte » en Cisjordanie. Sur ce dernier, l'art mural est non seulement à caractère politique, mais est aussi porteur d'espoir. Comme ce Banksy où un faux trou, représentant une ouverture sur l'autre côté, a été dessiné, avec un enfant à l'intérieur. Ou encore, un autre Banksy à Bethléem, où une enfant effectue une fouille sur un soldat face au mur. Dans le cas de Berlin, après 1939, ce sont une centaine d'artistes qui, par leur art, ont unifié le passé et le futur. Ils ont donné un nouveau visage au mur. Jusque-là, le mur, symbole de honte et d'inhumanité, était resté immaculé. Après la contribution des artistes, cette partie du mur est devenue l'East Side Gallery, lieu visité par des milliers de touristes chaque année.

En plus d'être politique, l'art mural est un art d'expression — évidemment, me direz-vous — qui est démocratique. Un Sharpie ou une canette de peinture + un mur = chacun peut s'exposer. Légalement ou illégalement, c'est une autre histoire. C'est là la beauté de l'art mural. C'est dans les années 1970, à New York, que les graffeurs ont commencé à dessiner sur les rames de métro. Ça en a fâché plus d'un qui a essayé d'éradiquer le graffiti. Les villes se sont battues contre les jeunes, en même temps que

le tag et le graffiti devenaient des modes d'expressions incontournables pour les jeunes défavorisés. Plus besoin d'être exposé dans une galerie pour se faire voir puisque la couleur est supposée être à tous et être de tous les moments. Telle était la philosophie des graffeurs des années 1970. Richard Goldstein, dans son article « This Thing Has Gotten Completely Out of Hands », décrivait le graffiti comme une espèce d'exotisme citadin : « Vous êtes là, debout, dans une station, tout est gris et lugubre, et tout à coup, l'une des rames colorées et taguées arrive et illumine l'endroit, comme un gros bouquet d'Amérique Latine. » (New York magazine, 26 mars 1973)

Plus près de chez nous, des galeries à ciel ouvert sont créées pour mettre en valeur l'art urbain. Les dessous du viaduc Van Horne, à Montréal, en sont un bon exemple. Sinon, il y a aussi le festival MURAL qui, depuis trois ans, met en valeur les artistes internationaux sur les murs du boulevard Saint-Laurent. En sont nés le gorille qui joue au badminton ainsi que le garçon au visage coincé dans l'arc-en-ciel et le rhinocéros à casquette. Art mural, art public. La peinture sur les grands murs de la ville ajoute de la couleur au paysage urbain et crée chez les moins habitués un goût pour l'art.

L'art mural, c'est pas mal *cool*. Même pas besoin d'aller dans un musée. Mais je ne dis pas que c'est une bonne chose de dessiner des cowboys avec un pénis en bonhomme allumette sur les murs du salon. Quoique le pénis est un tag très répandu sur les bancs d'école. Littéralement.



# ENTREVUES ET ENTRETIENS

---

**BÉATRICE ST-CYR L**  
Une à une

**ISABELLE NEVEU**  
L'éclosion d'un cinéaste

---

# 04

## LAURENCE GAGNON

Non, je ne regrette rien.....  
(Parce que mon *tattoo* est  
*mad fresh*) - Piaf 2.0

# UNE À UNE

BÉATRICE ST-CYR-LEROUX

SCHÖINOPENTAXOPHILE,  
FÉLINOPHILE, PIPOMANE,  
OVOKINDERSURPRISOPHILE.

DES MALADIES VÉNÉRIENNES?  
DES DÉVIANCES SEXUELLES?  
DES MÉDICAMENTS CONTRE  
LES HÉMORROÏDES?

NON. JUSTE DES ORIGINAUX QUI  
COLLECTIONNENT RESPECTIVE-  
MENT DES CORDES DE PENDUS,  
DES CHATS, DES PIPES ET DES  
ŒUFS *KINDER SURPRISE*. EH OUI,  
IL Y A DES MOTS POUR TOUT ÇA.  
DONC, IL Y A FORCÉMENT DES  
GENS QUI CORRESPONDENT  
AUXDITS MOTS. DES GENS QUI  
ÉCUMENT LES RONA POUR TROU-  
VER LA CORDE IDÉALE POUR  
UN SUICIDE SANS ANICROCHE  
OU LES JEAN COUTU POUR  
METTRE LA MAIN SUR LE PLUS  
SOPHISTIQUE DES GADGETS  
*KINDER*. GENRE.

LA UNE C'EST TELLEMENT UNIQUE  
QUE POUR LA DÉCRIRE ON A CHOISI  
UN CHIFFRE ET NON UN MOT: 1.  
C'EST ÉPURÉ, C'EST DIRECT, C'EST  
DOUX. UNE SIMPLE MÉTONYMIE?  
PROBABLEMENT, MAIS JE PRÉFÈRE  
PENSER QU'ON UTILISE UN DÉTER-  
MINANT AU LIEU D'UN NOM POUR  
FAIRE UN CLIN D'ŒIL AU FAIT QUE  
C'EST LA PAGE LA PLUS DÉTERMI-  
NANTE D'UN JOURNAL.

Pourquoi commencer une collection?  
Quand décider que ce chat est si beau qu'il  
devrait appartenir à un regroupement  
félin? Comment un individu peut-il  
être si médusé par sa première pipe  
(l'objet) qu'il ressent un besoin pressant  
d'aller chez père-grand pour qu'il lui  
montre la sienne (toujours l'objet)?

J'ai interrogé un gazetophile afin de  
démystifier l'art de la collection, pour  
tout savoir sur le phénomène de «tiens,  
ce timbre serait beau dans mon album  
avec les 197 294 730 autres  
exemplaires».

La gazetophilie, c'est le fait de col-  
lectionner des journaux, mais *mon*  
gazetophile rassemble seulement les  
unes, ce qui me paraît encore plus  
intéressant dans une optique de pre-  
mière fois. Parce que la une, c'est  
toujours une première fois.

Une une, c'est éphémère, car son rem-  
placement est quotidien. Mais c'est à  
la fois éternel parce qu'il y a Jean-  
François. Un gazetophile occasionnel,  
pharmacien quotidien et quinquagé-  
naire à temps plein qui accumule des  
premières fois dactylographiées, des  
immortalisations de temps et d'espace.

Ce créateur d'un «vivier journalistique»  
à l'œil taquin et vif collectionne depuis  
1984 plus de 6 500 unes de journaux  
issues de partout dans le monde. Elles  
proviennent principalement d'Europe  
et d'Amérique, mais l'Océanie et l'Asie  
sont également à l'honneur. À ses yeux,  
seule l'Afrique n'est pas suffisamment  
représentée. Toute cette masse pape-

tière est entreposée dans une armoire  
où tout se superpose en un heureux  
chaos. Le hic: avec le temps, les unes  
détéignent les unes sur les autres et  
tendent à devenir un bloc homogène.

Pour ce globe-trotteur-glaneur-lecteur,  
la collection sert de reviviscence d'un  
temps écoulé. La page liminaire d'un  
journal possède en effet tous les cri-  
tères d'un souvenir en bonne et due  
forme: la date complète, le nom de  
la ville et du pays et le contexte socio-  
historico-politique du moment. Ainsi,  
quoi de mieux comme souvenir de  
voyage qu'une photographie même de  
la situation spatio-temporelle. Plus cé-  
rébral que l'aimant à frigo, en tout cas.

Jean-François a pêché sa première  
une lors de son premier voyage solo  
aux États-Unis. Il était en transit dans  
une gare d'autobus et il s'est demandé  
qu'est-ce qu'il pourrait bien se rame-  
ner pour conduire au Panthéon des  
mémoires cette initiation à l'étranger  
en solitaire. Son choix était restreint:  
des cuillères à l'effigie du pays de  
l'Oncle Sam, des boîtes d'allumettes  
insignifiantes, des brochures insipides  
sur la région ou des copies de journaux  
locaux. Devant la panoplie étourdissant  
de possibilités, mon gazetto-  
phile a jeté son dévolu sur le journal  
en noir et blanc qui présentait quelques  
banales manchettes locales pour mar-  
quer son voyage.

À partir de ce moment, Jean-François  
a décidé qu'il voudrait posséder TOUS  
les journaux du monde, peu importe  
l'état de la copie. Il s'est bien vite rendu

compte que son ambition était hélas utopique, mais qu'il pourrait néanmoins en avoir le plus possible, issues des quatre, voire des cinq coins du globe!

Sa première une a été en quelque sorte « épiphanisante », puisqu'elle a marqué le jour 1 des unes. Par contre, selon lui, son premier exemplaire n'est pas plus spécial que les autres, puisqu'il considère sa collection comme un ensemble, comme une construction uniforme de souvenirs de toute une vie. Sa collection sert de mémoire individuelle dans la mesure où elle retrace ses propres pèlerinages. Elle sert également de mémoire collective, car elle permet de raconter l'histoire, la culture et l'évolution du journalisme dans le temps et dans divers pays du monde.

Véritable recueil d'anecdotes et témoin de l'Histoire, la collection de Jean-François « colporte et soutient des valeurs d'ouverture, de tolérance, de littérature et de culture », comme il le souligne fièrement. Si cet amoncellement de journaux encombre les tablettes de mon gazetophile depuis maintenant 30 ans, ce n'est pas par compulsion ou fiévreuse manie, mais bien afin d'en faire un jour un projet d'envergure. Son ambition serait de créer une sorte d'exposition dans un musée où des groupes de jeunes pourraient venir s'initier au monde journalistique, à l'importance de la liberté de presse, à l'ouverture sur le monde, à la tolérance. Puisqu'il est vrai qu'un journal en raconte long sur une société.

La première fois d'une collection peut donc être le balbutiement d'un trésor secret et caché, d'un « précieux » ouvert à son unique détenteur. Mais dans le cas de Jean-François, c'était le commencement d'une cueillette progressive menant à l'élaboration d'une finalité pouvant servir à une plus vaste communauté.

Une à une, les unes construisent un avenir.

Mais si les collections peuvent servir de *scrapbook* du passé, de quoi le schoïno-pentaxophile peut-il bien vouloir se souvenir ?

#### SA UNE PRÉFÉRÉE

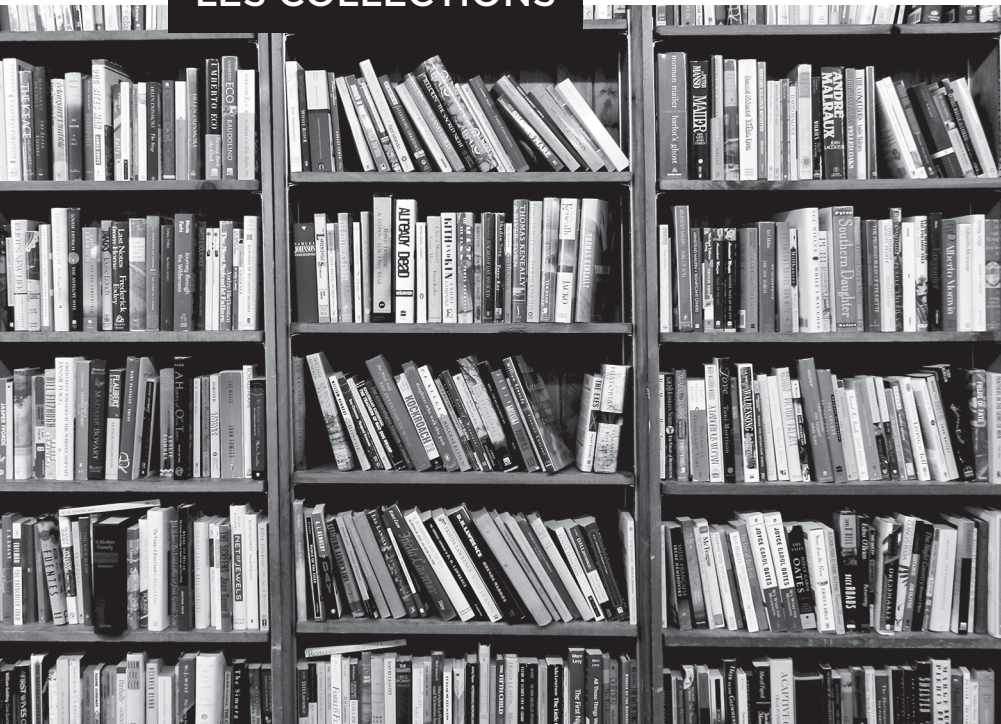
Elle provient d'un magazine allemand nommé *Der Zeitung* datant de 1997 qui dénonçait la violence faite aux femmes lors de la guerre de Bosnie-Herzégovine. À la fin de cette guerre, des victimes féminines ont volontairement fait don de leur sang pour qu'il soit mélangé avec l'encre d'impression du magazine. Fort symbole.







## LES COLLECTIONS



PHOTOGRAPHIES OLIVIER DROUIN ET GREGOIRE GAUDREAU

# L'ÉCLOSION D'UN CINÉASTE

ISABELLE NEVEU

IMMÉRGÉ DANS L'UNIVERS CINÉMATOGRAPHIQUE QUÉBÉCOIS, ALAIN VÉZINA VIENT DE VIVRE LA PLUS BELLE EXPÉRIENCE DE SA VIE. À 44 ANS, LE PROFESSEUR DE CINÉMA A EXPÉRIMENTÉ POUR LA TOUTE PREMIÈRE FOIS LA SCÉNARISATION ET LA RÉALISATION D'UN LONG MÉTRAGE DE FICTION. SON FILM: *LE SCAPHANDRIER*.

Une belle matinée d'été s'amorce dans le Vieux-Boucherville, alors qu'Alain Vézina, enthousiasmé à bien remplir son rôle de réalisateur, s'apprête à vivre une première journée de tournage. Des rues ont été barrées et une dizaine de camions remplis d'équipement arrivent les uns après les autres, accompagnés de nombreux techniciens. Son regard s'illumine et il sourit en racontant l'instant où il réalise que tous ces gens se sont mobilisés pour lui, pour son film.

« Je vais longtemps me souvenir de la solidarité qui unit toute l'équipe de tournage, dans le but d'arriver à un même objectif: faire le meilleur film possible », me confie Alain Vézina, dans le confort de son bureau au Cégep de Saint-Jérôme, où il enseigne le cinéma. Les murs y sont tapissés d'affiches de films et une étagère pleine de DVD entassés se retrouve au côté d'une vieille télévision.

Les souvenirs de cet amateur de films fantastiques sont marqués à jamais par le climat exaltant, voire émouvant, qui a prédominé pendant les 20 jours de tournage de son long métrage. De la fin du mois d'août au début du mois de septembre 2014, Alain Vézina découvre l'union extraordinaire des forces et des compétences de chacun, qui est mise de l'avant sur un plateau de tournage.

## LE DÉBUT D'UNE AVENTURE

Par un concours de circonstances, Alain Vézina rencontre le producteur québécois Daniel Morin, qui cherche alors une idée de film d'horreur à réaliser. Le professeur de cinéma saisit aussitôt l'occasion et lui propose un récit, résultant de ses passions pour l'histoire maritime et le cinéma d'horreur. L'histoire d'un collectionneur, qui s'empare d'un objet dans une épave et qui, par le fait même, réveille un scaphandrier prêt à tout pour récupérer cet objet, emballé rapidement le producteur.

Dès qu'il s'engage dans cette aventure, Alain Vézina veut faire du *Scaphandrier* une série B d'horreur, susceptible de plaire aux amateurs de ce genre. « Je me vois comme un honnête artisan, qui essaie de mettre en images le genre de film qu'il aime », témoigne-t-il. L'homme préfère notamment les films d'horreur où s'installe un climat surnaturel à ceux où le spectateur est confronté à de nombreuses scènes sanglantes.

## ARRIVENT ALORS LES CONCESSIONS

La rédaction d'un scénario sous la supervision d'un producteur s'accompagne inévitablement de commentaires et de plusieurs réécritures. Lorsqu'il écrit *Le Scaphandrier*, c'est la première fois qu'Alain Vézina rédige un scénario dans un tel contexte, sachant que



le film a de bonnes chances d'être financé et d'être tourné. En fait, au moment où le financement est alloué, celui-ci a déjà mis sur papier une première version du récit cinématographique.

Compte tenu du budget d'un peu moins de deux millions de dollars octroyé pour tourner le film, Alain Vézina doit faire plusieurs concessions. « [Celles-ci] ont eu un impact sur le ton du film. Dans le scénario de départ, il y avait plus de scènes qui contribuaient à créer un ton d'humour noir et même burlesque par moment », explique-t-il. Une certaine déception s'installe chez lui, puisque la publicité réalisée avant la sortie du film, le 20 février 2015, s'adresse largement aux amateurs purs et durs de films d'horreur, alors que *Le Scaphandrier* ne correspond pas exactement à ce que ce type de public apprécie en général.

La relation entre Alain Vézina et son producteur s'altère quelque peu en postproduction, puisqu'ils ne sont pas d'accord sur certains choix relatifs au montage du film. Selon le professeur de cinéma, le

producteur s'est davantage rangé du côté des bailleurs de fonds, soutenant moins ses idées. Il nourrit également des désaccords avec le distributeur du long métrage et déplore de nombreuses lacunes dans la distribution du *Scaphandrier*.

#### ET APRÈS ?

En dépit de ces désaccords qui ont marqué sa première expérience de scénariste et de réalisateur, Alain Vézina souhaite revivre l'aventure, qui lui a permis de découvrir les subtilités du mode de financement du cinéma au Québec et de bien comprendre les rapports entre le producteur, le réalisateur et le distributeur.

« Cette expérience a énormément bonifié mon enseignement », confie le professeur. Son travail lui permet de gagner sa vie en partageant sa passion avec ses élèves. Le cinéma a un côté très nostalgique pour Alain Vézina, qui a toujours associé cet art à de beaux moments de sa vie: le jour où, enfant, son père lui a acheté son premier VHS et, plus récemment, les heures qu'il a passées à réaliser le *Scaphandrier*.

# NON, JE NE REGRETTE RIEN..... (PARCE QUE MON TATTOO EST MAD FRESH) — PIAF 2.0

LAURENCE GAGNON

T'AS RATÉ TA TEINTURE? PAS GRAVE, TU VAS TE REPRENDRE! C'EST ÇA LE BONHEUR: AVOIR UNE DEUXIÈME OCCASION DE RÉUSSIR TON COUP. TOUTEFOIS, IL Y A DES CHOSES POUR LESQUELLES T'AS UNE SEULE CHANCE, *NO COMING BACK*. LE TATOUAGE, QU'ON POURRAIT PRESQUE APPELER LE NEUVIÈME ART, EST UN EXEMPLE FLAGRANT DE CETTE RÉALITÉ QUI DURE TOUJOURS... JE ME SUIS DONC ENTRETENUE AVEC LE TATOUÉUR KARL MARKS, ADEPTE DU « GÉOMÉTRIQUE », UN STYLE DE TATOUAGE ALLIANT LES JEUX D'ANGLES ET D'ANGULARITÉ AVEC LES FORMES. C'EST DONC CHEZ LUI, A.K.A. SON STUDIO, QUE J'AI PU L'INTERROGER SUR SON MÉTIER, MAIS AUSSI SUR TOUT CE QUI TOUCHE LA VIE D'UN TATOUÉUR COOL-URBAIN-TOMBEUR-INSTAFAMOUS.

QUESTIONS EN RAFALE À UN GARS QUI REVIT LA PREMIÈRE FOIS TOUS LES JOURS.

C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QUE T'AS PENSÉ DEVENIR TATOUÉUR ?

Au printemps 2012. Je me sentais presque « obligé » par la société de me trouver un VRAI métier (rires). J'allais avoir 30 ans, j'étais déjà « client » du tatouage, et je me suis dit que ça serait intéressant. Plus jeune, je faisais des graffitis. J'ai fait mon cégep en art aussi, mais je ne me trouvais pas très bon. C'est vraiment plus tard que l'idée est venue.

C'EST QUOI LA PREMIÈRE CHOSE QUE TU AIES APPRIS ?

C'est un métier... très snob. Tu l'as pas facile au début. Quand j'ai voulu être apprenti, j'ai fait le tour des *shops* de tattoos deux, trois fois pour me faire dire non partout. Plus tard, quand j'ai travaillé au *Anger Ink*, j'en voyais rentrer beaucoup, des gens qui voulaient être apprentis. J'essayais d'être gentil, mais si je voyais que la personne n'avait pas le potentiel, j'étais honnête. J'encouragerais les nouveaux à développer leur propre style.

C'ÉTAIT QUAND TA PREMIÈRE SORTIE PROFESSIONNELLE HORS QUÉBEC ?

Au début, je suis allé en France. Il y avait une *shop* qui voulait me prendre. L'affaire, c'est que je me suis chicané avec la fille qui s'occupait de ça (rires). Je suis revenu après deux semaines au lieu de trois mois. Aussi, j'ai fait la convention d'Ottawa, mais pas celle de Montréal. C'est le désavantage de ne pas travailler dans une *shop* connue, ou de ne pas être dans la « gang des tatoueurs de Montréal ». La liste d'attente est longue !





PHOTOGRAPHIES LAURENCE LANDRY

#### QUI EST LA PREMIÈRE PERSONNE QUE TU AS TATOUÉE ?

Mon ami Raphaël. C'était une écriture un peu horreur, le 10 juin 2012. Je n'avais pas les bonnes aiguilles, dans un 1 ½ ghetto à Toronto. Mais ça a bien cicatrisé. Ouf!

#### C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QUE TU AS EU PEUR DE TATOUER ?

La première fois. Mais c'est toujours stressant au début. Aujourd'hui je n'ai plus peur. J'ai juste peur quand je fais quelque chose qui sort de mon style.

#### C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QUE TU AS REFUSÉ DE TATOUER ?

C'était pendant le premier été que j'ai commencé. J'avais une annonce sur Kijiji, et je tatouais chez moi. Il y avait un gars vraiment *creepy* qui voulait des trucs bizarres. Il me racontait des histoires de gang de rue... Il venait se faire tatouer en smoking... Éventuellement j'ai décidé de le bloquer sur Facebook. Il était vraiment trop bizarre.

#### C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QUE TU T'ES CONSIDÉRÉ COMME UN ARTISTE ?

À 16 ans, quand je faisais des graffitis. C'était laid, mais pareil. C'était complètement illégal, j'ai un dossier criminel à cause de ça.

#### C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QU'UN CLIENT N'A PAS ÉTÉ SATISFAIT ?

C'est sûrement arrivé, mais je ne l'ai pas su (rires)! Mais cet été, au *Anger Ink*, j'ai fait une erreur dans un tattoo, j'ai oublié une lettre dans une phrase. J'avais tellement honte, quand le gars est revenu je ne l'ai pas regardé. Ça arrive à tout le monde, mais ça me gêne.

#### C'EST QUAND LA PREMIÈRE FOIS QU'ON T'A DIT QUE TU N'AVAIS PAS UN VRAI JOB ?

Quand je parle à des filles. Plusieurs me demandent: « Fais-tu autre chose à part tatouer ? » Tsé, comme si je gardais des enfants pour arrondir mes fins de mois. Non, je n'ai pas d'autre travail. Je gagne bien ma vie et je n'ai pas le temps de faire autre chose. Ça m'insulte un peu.

#### EN TERMINANT, C'EST QUOI LA PREMIÈRE CHOSE QUE TU N'AS PAS ENCORE FAITE ?

Une manche, mais ça s'en vient. Je vais faire une demi-manche cet été.

À NOTER: J'AI ÉTÉ LA PREMIÈRE PERSONNE À LUI DEMANDER  
UNE ENTREVUE DANS SA VIE. WIN! MERCI KARL.

# QUEL GENRE DE PREMIÈRE FOIS ES-TU ?

POUR LE SAVOIR, UN RETOUR DANS LE TEMPS S'IMPOSE.

KARIM MARIER ET VIRGINIE GAUVIN\*

## 1 QUELLE GENRE D'ADRESSE HOTMAIL AVAIS-TU DANS LES ANNÉES 2000 ?

- A mamanafaitmonadresse@yahoo.com
- B moi3243245@hotmail.com
- C sexy\_coolicool\_@hotmail.com

## 2 LORS DE TON ENFANCE, DE QUI AVAIS-TU LE PLUS PEUR ?

- A Ma tante de 87 ans et ses becs mouillés
- B Crazy Frog et son petit pénis
- C Austin Powers et Mini-Moi

## 3 QUELLE ÉMISSION DU CANAL FAMILLE PRÉFÉRAIS-TU À L'ÉPOQUE ?

- A Radio Enfer
- B Chaire de poule
- C Pin-Pon ; j'ai toujours eu un penchant pour les pompiers

## 4 QU'AVAIS-TU ENVIE DE FAIRE AVEC UNE FEUILLE DE PAPIER ?

- A Un avion
- B Un coin-coin
- C Veux-tu sortir avec moi ?  
Coche « oui » ou « non »

## 5 D'OÙ PROVIENT TON ÉDUCATION SEXUELLE ?

- A Papa et maman à la table à la veille du premier poil pubien
- B Britney Spears - Toxic
- C Le tiroir à légumes dans le frigo

## 6 QUELLE PHRASE TE REPRÉSENTAIT LE PLUS AU PRIMAIRE ?

- A « Non Brad ! », comme dirait le capitaine Charles Patenaude
- B « Range tes billes ! », comme dirait ta prof
- C « Si exceptionnel ! », comme dirait André Watters

## 7 COMMENT S'EST DÉROULÉ TON PREMIER BAISER ?

- A Avec ton chien
- B Vérité ou conséquence ?
- C C'était obscur. Dans une ruelle, contre une clôture... J'me souviens plus laquelle. Bref, la totale quoi !

## 8 ENFANT, TU TE REFLÉTAIS À TRAVERS QUEL PRODUIT RÉCRÉATIF ?

- A Furby
- B Tamagotchi
- C La bouteille

## 9 QUELLE EST LA PREMIÈRE SORTE D'ALCOOL QUE TU AS CONSOMMÉE ?

- A Conducteur désigné. Un verre d'eau. Pétillante.
- B Pré-drink au Sour Puss
- C Un verre de vin par jour, c'est bon pour la santé

## 10 QUEL EST LE MOT QUI T'ACCROCHE LE PLUS ?

- A Tapette à mouche
- B Padget
- C Hexakosioihexekontahexaphobie (peur du nombre 666)

\*Les extraordinaires coordos du magazine **Le Culte**

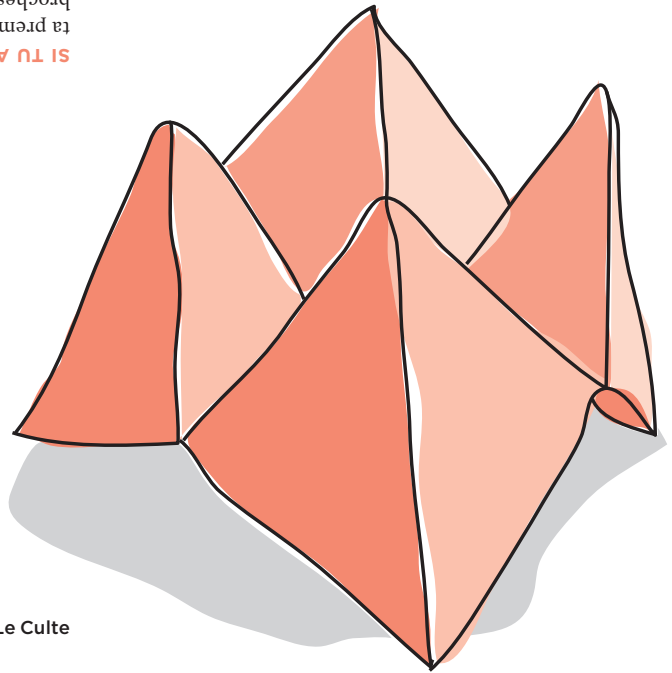


ILLUSTRATION VALÉRIE TRUDEL

**SI TU AS UN MAX DE A** – Gêne : plutôt tardive, ta première fois est arrivée lorsque ton acné et tes broches ont disparu. La peur de l'expérience t'habite. Tu t'imposes tes limites. Tes premières fois sont probablement encore à venir. Vaut mieux tard que jamais...

**SI TU AS UN MAX DE B** – Germe : telle une graine qui se transforme progressivement en plante, tu grandis dans la nature, selon le cours des jours. Tes premières fois, tu les as vécues comme il se doit, au grand bonheur de papa et maman.

**SI TU AS UN MAX DE C** – Givre : précocé comme un Mini-Wheats couché sur le dos, ton côté givré prend définitivement le dessus sur ton côté blé entier. Tes premières fois furent rapides et dangereuses. Tu mourras peut-être jeune, mais au moins tu auras tout vécu.



## COLLABORATEURS-COLLABORATRICES

### Coordonnateur

Karim Marier

### Assistante-coordonnatrice

Virginie Gauvin

### Rédacteurs en chef

Alexandre Graton, Alexandra Lord

### Directeur artistique

Cynthia Cloutier, Valérie Trudel

### Directrice événementiel

Andréanne Fluét-Chabot

### Directeur photo

Grégoire Gaudreault

### Directrice promotionnel

Virginie Cantin

### Directrice vidéo

Laurie Chouinard

### Correctrice

Julia Roy-Touchette, Laurie Vachon

### Équipe de rédaction

Roxanne Barbeau-Lépine, Alexandre Couture, Alexandra Duchaine, Laurence Gagnon, Virginie Gauvin, Matisse Harvey, Éloïse Lamarre, Catherine Lamothe, Katia Landry, Béatrice Leclerc, Cloé Lefrançois-Boyer, Axel Levesque-Fortier, Benoit Lortie Jøe, Karim Marier, Émile Mercille Brunelle, Isabelle Neveu, Louis Pelchat-Labelle, Julia Roy-Touchette, Béatrice St-Cyr Leroux, Mélina Soucy, Andrea Valeria

### Équipe événementiel

Justine Belzile, Didier Benoit, Ramza Chaaban, Elisa Desœr, Christophe Forget, Chloé Gervais, Anne-Marie L. Boily, Benjamin Ouellet, Laurie Vachon

### Équipe photo/vidéo

Charlie Bourdeau, Renaud Debien-Gingras, Olivier Drouin, Élise Ekker-Lambert, Catherine Forget, Bérénice Gauthier, Bianca Janelle, Laurence Landry, Audrey Marin-Marcoux, Gaël Poirier, Francis Robert

### Équipe promotionnel

Anne-Marie Boily, Sandrine Desrosiers, Vincent Massicotte, Anthoni Roch

### Illustrations

Cynthia Cloutier, Florence Rivest, Valérie Trudel



UQÀM

AEC<sup>2022</sup>  
UQÀM

AFFIC  
LIBERTÉ

# Pimp ton Party



## L'ASSOMMOIR



## NOUS VOUS OFFRONS

**200\$** pour un groupe de 20 à 24 personnes

**250\$** pour un groupe de 25 à 39 personnes

**500\$** pour un groupe de 40 à 99 personnes

**1000\$** pour un groupe de 100 personnes et plus

Valide sur une réservation incluant l'un de nos menus de groupe disponible sur notre site.

Applicable sur la facture totale, taxes et service en sus, non-cumulable.

Complétez le formulaire en ligne au [www.assommoir.com](http://www.assommoir.com) au par téléphone mobile >>>



**112 Bernard Ouest**  
*Au cœur du Mile-End*

**211 Notre-Dame Ouest**  
*Au cœur du Vieux-Montréal*

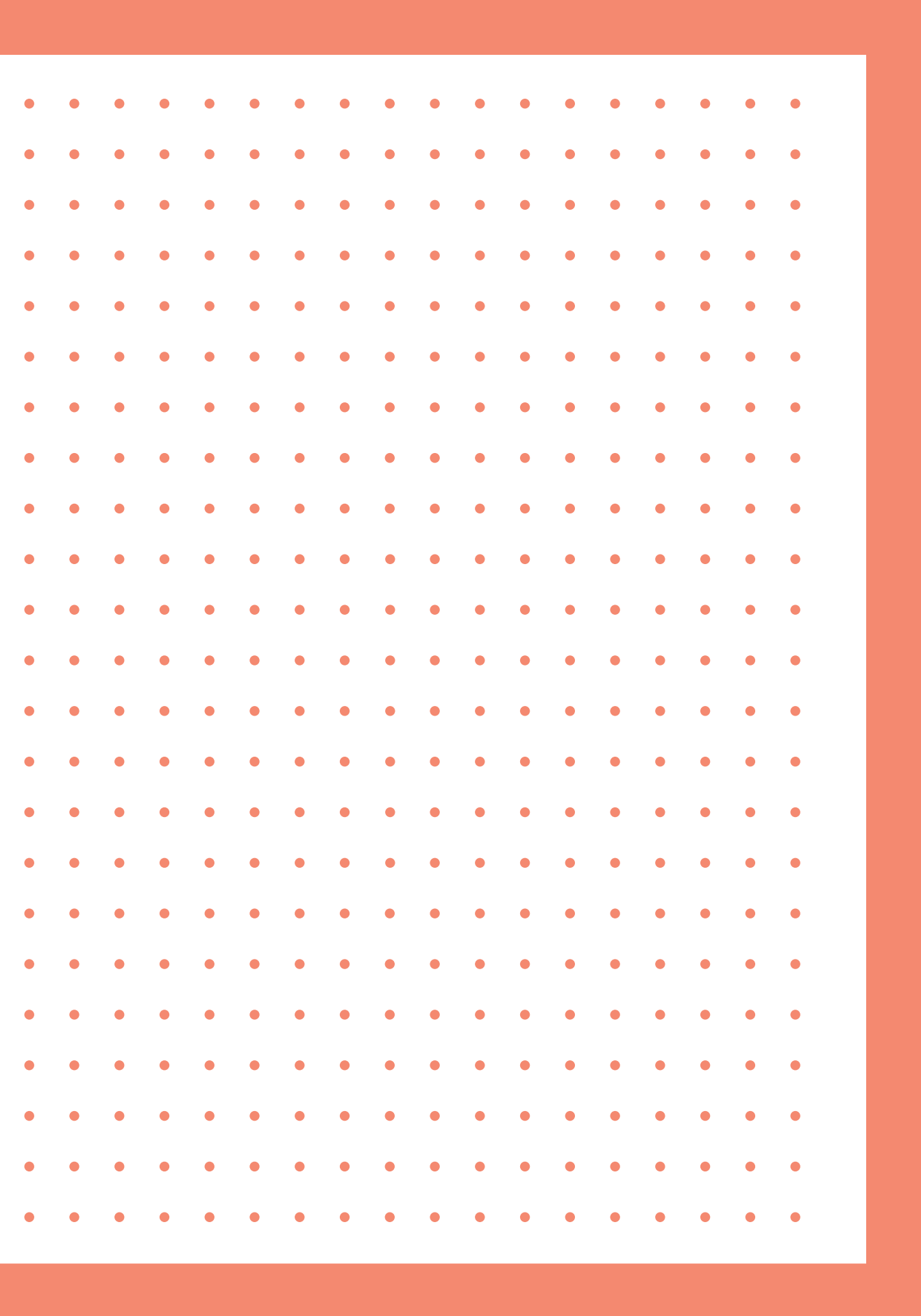
**611 Saint-Joseph**  
*Au cœur du Vieux Sainte-Julie*

[www.assommoir.com](http://www.assommoir.com) • 514-272-0777 • [info@assommoir.com](mailto:info@assommoir.com)

LE CULTE



[WWW.LECULTE.CA](http://WWW.LECULTE.CA)



LA TIERRE  
EST  
UN FOIS